

LE TRIOMPHE  
DE  
L'AMITIÉ,  
OUVRAGE TRADUIT DU GREC  
PAR MADEMOISELLE  
D. E. \* \*  
LE TRIOMPHE  
DE  
L'AMITIÉ<sup>1</sup>

A LONDRES

Et se vend à Paris

Chez Bachelier, Libraire, Quay des  
Augustins, à l'Anglais, vis-à-vis  
le Palais National.

M. D. C. C. L. I.

LE TRIOPIHE

AMITIE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

LE TRIOPIHE

Ch  
A

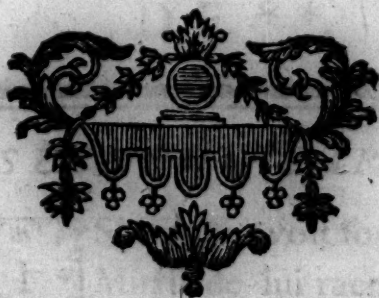


LE TRIOMPHE  
D E  
L'AMITIÉ,

OUVRAGE TRADUIT DU GREC ,  
PAR MADEMOISELLE  
D E \* \* .

*Amicitias immortales esse oportet. T. Liv.*

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S.

*Et se vend à Paris,*

Chez Bauche, Fils, Libraire, Quay des  
Augustins, à l'Image Ste Geneviève.

---

M. D. CC. LI.

LE TRIOMPHE  
DE  
L'AMITIÉ.

OUVRAGE TRADUIT DU GREC,  
PAR MADEMOISELLE  
D E \* \*

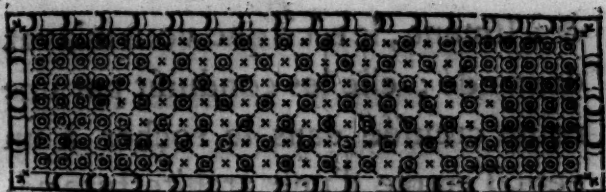
Amicitia immortalis esse oportet. T. Iiv.  
SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S.

chez la vente à Paris,  
chez Barthelemy, Libraire, Quay des  
Augustins, à l'Image Ste Genevieve.

M. D. C. C. L. I.



LE TRIOMPHE  
D E  
*L'AMITIE,*  
PAR MADEMOISELLE  
D E \* \*

---

*S E C O N D E P A R T I E.*

**I** SMENE avoit souvent prié  
Mirril de lui raconter l'his-  
toire de sa vie : une nuit lors-  
que Cloé jouissoit d'un doux repos  
venez entendre , dit Mirril à Agenor

*I I. Partie.*

A

& à Ismene, le récit que vous m'avez demandé ; elle les conduisit par une route creusée dans le rocher à un petit Temple d'une architecture admirable , soutenu par une colonade de marbre noir , & éclairé par des lampes d'or émaillées en noir. On voyoit au milieu du Temple un cercueil du même métal & de la même couleur que les lampes : deux Amours servoient de couronnement au cercueil , ils brisoient leurs traits , & répandoient des larmes. Un sentiment tendre , une douce tristesse faisoient l'ame lorsqu'on entroit en ce lieu. Mais ce qui fixa l'attention d'Agenor & d'Ismene , fut un Tableau qui étoit suspendu au-dessus du cercueil ; il représentoit un de ces horribles sacrifices trop ordinaires dans l'Isle. On y voyoit la Statue de

Neptune , aux pieds de laquelle étoit immolé un jeune homme , dont la physionomie & la beauté frappoient quoiqu'inanimé. Une femme ( qu'Ismene & Agenor reconnurent pour Mirril ) étoit à genoux, son sein étoit découvert , prêt à recevoir le coup du fer sanglant ; on lisoit dans ses yeux le desir qu'elle avoit d'être réunie à l'aimable victime qui venoit d'être sacrifiée : prêt à la frapper le Sacrificateur reculoit pénétré d'horreur , de tendresse & d'étonnement. Agenor & Ismene ne purent voir sans répandre des larmes un si touchant spectacle. Mirril dans un profond silence le regardoit d'un oeil sec , l'excès de la douleur n'a point d'expression. Les degrés de marbre par lesquels on montoit au cercueil , servirent de siège à Agenor & à Isme-



he ! Mirril s'affit vis-à-vis d'eux , & commença ainsi son histoire.

Ce n'est qu'en ces lieux que je puis raconter mes malheurs , auprès des cendres précieuses qui sont renfermées dans ce cercueil , mon sang s'agite , & cette agitation peut seule donner des forces à mon esprit abattu par un cruel souvenir. Vous pouvez juger par tout ce que vous voyez ici d'une partie de mes infortunes ; je vais vous en apprendre le tissu.

J'ai été malheureuse presque en naissant : il semble que le sort se plaise à persécuter ceux que la nature favorise de quelques dons.

Une femme nommée Mélite , prit soin de mon enfance , je la croyois ma mere : elle étoit Citoyenne de Syracuse , la fortune lui ayant été

contraire, elle vivoit dans une obscure médiocrité.

Dès qu'elle crut mon esprit éclairé de la lumière de la raison, Mélite m'apprit que je n'étois pas sa fille, mais son Esclave; & qu'elle m'avoit achetée d'un Marchand Africain.

Mélite m'apprit encore que j'étois belle, & que c'étoit sur ma beauté qu'elle comptoit pour rétablir sa fortune & la mienne.

Mélite me donna une éducation conforme à ses projets : le plaisir, me disoit-elle, est le souverain bonheur; ce sont des hommes que l'âge ou une foiblesse naturelle avoient rendus austères & chagrins, qui en défendirent l'usage, ou qui lui donnèrent des bornes qui ne peuvent que le détruire. Il vint après eux des mor-

tels qui leur ressembloient , & qui , animés par les mêmes motifs , pensèrent comme eux : ils se décorèrent du nom de sages , & appelèrent honneur leurs ridicules préjugés , sous ce titre ils les firent recevoir presque en tous lieux : ils subjuguèrent notre sexe foible & timide.

Avant que les Loix eussent insulté la Nature, tous les cœurs étoient généreux & sensibles ; nous connoissons la perfidie & la cruauté , la Nature est vengée.

Dans ces tems heureux d'innocence & de paix personne ne rougissoit des transports de l'amour : on se livroit à ses desirs , on n'avoit point imaginé qu'un penchant invincible fût criminel ; on ne faisoit pas de vanité de déchirer son ame pour

en combattre les plus doux sentimens. Mais ne croyez pas que l'erreur soit à présent généralement reçue : la raison indignée a fait révolter les Mortels qu'elle éclaire ; ceux que le seul instinct gouverne, moins hardis plient sous le joug en public, & le secouent en secret. Enfin presque tout ce qui existe ne respire que pour la volupté ; les femmes en sont les dispensatrices, la beauté en est la Déesse, les charmes, les attraites nous soumettent les hommes les plus illustres. Est-il une plus noble ambition que celle qui nous comble de gloire & de plaisir ?

Tels étoient les discours de la pernicieuse Mélite ; elle n'oublioit rien pour me former selon ses desirs. Les caprices feints, la mollesse étudiée, & tout cet art que la coque-

terie croit nécessaire même à la beauté , étoient le sujet ordinaire des leçons que me donnoit Mélite. Elle ne réussissoit pas dans tous ses projets ; elle augmentoit en moi le penchant naturel que nous avons à l'amour , mais mes graces étoient naïves , & mon cœur simple malgré elle.

Mélite n'occupoit mon esprit que de lectures séduisantes , & qui flattoient les passions ; elle n'en désapprouvoit ni l'égarement ni l'excès.

Avec de pareils principes je brûlois de trouver un objet qui fixât mes desirs , mais Mélite me tenoit renfermée , elle avoit ses desseins.

J'avois atteint ma quinzième année , lorsqu'elle me proposa d'aller en Elide , j'y consentis avec joye ; Mélite comptoit que mes charmes



me feroient les plus brillantes conquêtes , elle ne se trompoit pas. Dès que je parus en Elide tous les regards furent fixés sur moi , ma vanité en étoit flattée , mais mon cœur n'en étoit point touché ; Mélite ne se hâtoit pas de me déterminer , elle vouloit augmenter les desirs de mes Amans , & ne me faire céder qu'à l'appas de l'intérêt.

Je vis les Jeux Olympiques , je ne les décrirai point , vous êtes Grecs , pouvez - vous ne pas les connoître ?

Je regardois les différens spectacles qui s'offroient à mes yeux , & les combats des Atheletes , avec ce plaisir que ressent notre ame lorsque des idées qui lui étoient inconnues se développent en elle. L'esprit est fait pour apprendre , il est toujours

inquiet , parce qu'il est borné malgré lui.

Les objets nouveaux que je voyois me faisoient faire mille réflexions , & je les rapportois toutes aux idées que m'avoit donné Mélite , tant les préjugés , de quelque nature qu'ils soient , ont de pouvoir sur nous.

La force , disois-je en moi-même , est donc un grand avantage pour l'homme , puisqu'on lui destine un prix , & qu'on se dispute la gloire de l'obtenir ? Mais quoi ! les hommes en seroient-ils si flattés , s'ils ne devoient l'employer qu'à lutter cruellement contre leurs semblables ?

Je raisonnois ainsi lorsque tous mes sens furent troublés à la vûe d'un jeune Athelete plus beau que l'amour même ; je ne vous en ferai point le portrait , il est devant vos

yeux, Ismene doit le trouver charmant, il ressemble à Agenor.

J'éprouvai en voyant Thyamis, (c'est le nom du jeune Athelete) ce saisissement, cette agitation, symptômes ordinaires de l'amour. Je ne perdois point de vûe Thyamis, mes yeux s'enyvroient du plaisir de le regarder, mon cœur voloît après lui; je formois des vœux ardens en sa faveur, je ressentois tous les coups qu'on lui portoit; j'aurois couru les parer, mais des barrières infurmontables s'opposoient à mon dessein.

Si l'amour qui surprend une ame, la trouble, l'émeut, l'agite par de violens transports, de quelle ardeur dût-il brûler la mienne, disposée comme elle étoit à le recevoir?

Thyamis fut vainqueur, on attachâ sur son front le glorieux laurier;

je m'étois approchée avec la foule qui couroit l'admirer : Thyamis m'aperçût , ses yeux se fixerent sur moi , il parut oublier toute sa gloire , la noble fierté qui regnoit dans ses regards se changea en tendresse ; à cette vûe je ne fus plus maîtresse de moi-même , je cours à Thyamis , j'arrache de mes cheveux une couronne de roses qui les ornoient , tiens aimable vainqueur , dis-je à Thyamis en la lui présentant , reçois le prix d'une seconde victoire , l'amour te destinoit cette couronne , & mon cœur : Thyamis fit éclater une émotion mêlée de joie , & de surprise , à mon discours , & à l'action dont je l'avois accompagné.

Les spectateurs furent d'abord étonnés , bientôt ils m'applaudirent , l'amour se justifie par ses excès.

Je reçois des mains de la Déesse  
de la Beauté, cette couronne, me dit  
Thyamis, en prenant celle que je  
lui donnois, qu'elle m'est chere, &  
glorieuse; mais ne m'appellez plus  
vainqueur, je vous cède les hon-  
neurs du triomphe, je serai trop  
heureux de l'orner!

En me parlant ainsi, Thyamis  
avoit fait avancer son char, il me  
donne la main, j'y monte, il se place  
auprès de moi; alors transporté  
d'amour, il ne se souvient ni des  
louanges flatteuses, ni des applaudis-  
semens qu'on lui préparoit, il me  
conduit sous ses tentes.

De toutes les passions, l'amour  
est la plus impétueuse, parce qu'elle  
naît du sentiment, & qu'elle est dans  
notre cœur avant que nous nous en  
soyons apperçus, nous pouvons en



disputer l'entrée aux autres passions; mais l'amour est un feu rapide qui l'enflame , qui l'embrase dans un moment.

J'essuyai la sueur & la poussière qui couvroient le visage de Thyamis , je me livrai à toute la tendresse que je ressentais , & comment aurois-je pû la combattre ? Mélite m'avoit dit que l'amour étoit le souverain bonheur , mon cœur , & mon esprit étoient remplis de ce système , les empressements , les transports de Thyamis ne me détromperent pas.

Thyamis ne sçavoit point qui j'étois , je ne le connoissois pas , nous sçavions que nous nous aimions & que nos âmes réunies ne pouvoient se séparer , nous ne nous fîmes aucune question , les ravisse-

mens que cause l'amour nous ôtent la faculté de penser , & ne nous laissent que celle de sentir ; notre yvresse auroit duré longtems , si Mélite n'étoit venue nous troubler ; j'entendis ses cris , & ses plaintes ; je priai Thyamis de la faire entrer , elle vit l'égarement de ma raison , elle frémit , & n'osant s'expliquer devant Thyamis , elle m'ordonna de la suivre.

Non , lui dis-je , Thyamis nous laissera un instant en liberté : eh bien , continuai-je , lorsque je fus seule avec Melite , n'ai-je pas profité de vos leçons , vous vouliez que l'amour fit mon bonheur ! il le fait , apprenez-moi à présent ce que je puis pour vous ?

Ma simplicité calma un peu Melite , elle se flatta de me ramener à

ses volontés : Qu'avez-vous fait Mirril, me dit-elle, & que me dites-vous ; je ne vois que trop que vous vous êtes livré imprudemment à vos desirs, & je sens par vos discours que vous vous figurez avoir rempli tous mes projets, en vous procurant des plaisirs vifs, mais peu durables. L'amour n'est un bien qu'autant qu'il est suivi, ou accompagné des dons de la fortune.

L'amour, interrompis-je avec vivacité, est un bien par lui-même, je l'éprouve : laissez-moi parler, reprit Melite, vous êtes dans le délire, & j'ai toute ma raison.

Revenez à vous Mirril, la démarche que vous avez faite éloignera bien des Amans, elle pourra vous en attirer d'autres, il est des hommes capricieux ; ils sont presque  
que

que tous inconséquens, ils estiment en nous ce qu'ils appellent vertu & retenue, & se laissent séduire par l'empchement & par une façon vive & libre d'exprimer nos desirs. Il faut profiter de leurs foibleffes, quittez ces tentes fatales, suivez-moi, & pensez que vous ne devez vous donner qu'à celui dont les richesses pourront vous faire un sort heureux.

Vous voudriez que je fusse à une autre qu'à Thyamis, m'écriai-je, & cela se peut-il ? ah ! donnez-moi plutôt la mort, cruelle Melite ! vous m'avez trompée, l'amour est le plus grand de tous les maux, s'il est esclave de l'intérêt ; mais je vois que ce n'étoit pas l'amour que vous vouliez me faire connoître, mon cœur a suivi vos leçons, lorsqu'elles se sont

*II. Partie.*

B

accordées avec celles de la nature ,  
il les rejette dès qu'elles s'en éloi-  
gnent. Je ne sçai qui est Thyamis ,  
mais fut-il un simple Berger , mon  
cœur ne peut brûler que pour lui.

Mélite, irritée de mes discours, s'em-  
porta ; elle me dit que j'étois son  
esclave , elle alloit me le faire fen-  
tir, lorsque Thyamis, qui nous avoit  
écoutées, entra.

Ah , Thyamis ! m'écriai-je, appai-  
sez Mélite , elle veut me séparer de  
vous , elle le peut ; elle court après  
un vil intérêt, satisfaites-là , donnez-  
lui plutôt toutes vos richesses , & ne  
me gardez que votre cœur , le mien  
qui sera toujours à vous , vous suf-  
fira.

Thyamis sensible à mes transports  
m'embrasse, il essuye mes larmes ,  
il tâche d'appaiser Mélite , & de ré-



tablir la paix entre nous , il y parvient pour quelque tems.

Je demeurai sous les tentes de Thyamis pendant qu'il fut en Elide: que de momens faits pour les Dieux je passai avec lui ! & qu'ils me parurent courts alors , je n'en juge pas de même à présent. Les jours que nous consumons dans la douleur ou dans l'ennui , nous les trouvons d'une longueur insupportable : Ceux que nous passons dans les plaisirs , nous paroissent fuir de nous avec rapidité ; mais ils ne se présentent point à notre souvenir sous la même face , des années remplies de malheurs ne nous semblent qu'un instant , & des instans de plaisirs nous paroissent les plus longs jours de notre vie ; l'ame ne jouit de son existence que lorsqu'elle est heureu.

se, elle compte pour rien un tems d'anéantissement & de douleur.

Mélite me persécutoit, son avidité pour les richesses n'étoit point assouvie, celles de Thyamis n'y suffisoient pas. On lui offroit des sommes considérables pour obtenir mes faveurs; elle étoit au désespoir de mes refus, elle auroit pû user envers moi des droits que mon esclavage lui donnoit; mais elle m'aimoit, & elle me croyoit capable de me donner la mort si elle eût voulu me contraindre.

J'oublois dans les bras de Thyamis tous mes malheurs; je déposois dans son cœur toutes mes peines, j'apperçus bientôt dans mon sein des gages de sa tendresse, nous en fûmes charmés tous les deux autant que Mélite en fut affligée; il falloit

qu'elle suspendît l'exécution de ses desseins.

Nous étions alors à Athenes , un Ami de Thyamis nous avoit logé dans sa maison : j'en sortois point, je ne respirois que pour Thyamis , je ne voulois être vûe que de lui ; je passois les jours à jouir de sa présence , ou à l'attendre. Mélite au désespoir de mon amour , prenoit autant de haine pour moi qu'elle avoit eu d'amitié. Ces sentimens faisoient trembler Thyamis ; Mélite étoit maîtresse absolue de mon sort.

Thyamis avoit souvent en vain proposé à Mélite de nous enmener dans une contrée délicieuse où il ne lui laisseroit rien à desirer : Mélite ne vouloit pas quitter la Grece , elle ne croyoit point aux promesses de Thyamis ; les ames de la trempe

de celle de Mélite sont toujours remplies de défiance.

Ma chere Mirril , me dit un jour Thyamis , je ne puis vous souffrir plus long-tems esclave , je veux m'unir à vous , l'hymen ne rendra pas nos nœuds plus doux & plus aimables , mais rien ne pourra désormais les rompre ; Mélite vous met à un prix , qui paroîtra excessif à qui ne vous connoîtroit pas. Je sens que je ne puis payer trop cher un bien qui m'est si précieux ; mais il faut que j'aille dans ma Patrie pour en rapporter les sommes que Mélite demande ; je veux profiter du tems où l'état où vous êtes ne permet pas à Mélite de vous persécuter ; je vous recommanderai à mon Ami , vous demeurerez chez lui , mon voyage ne sera pas long , l'a-

mour me favorisera , & nous ne serons plus séparés.

Je ne doutois ni des paroles ni du cœur de Thyamis ; mais moi qui ne pouvois passer un jour sans le voir , qui comptois tous les instans lorsqu'il étoit éloigné , comment pouvoir me résoudre à une absence longue & cruelle ? Thyamis vouloit me flater lorsqu'il me promettoit un prompt retour : il alloit dans les Gaules , la distance qui devoit m'en séparer me paroissoit infinie.

Je céдай pourtant malgré mes alarmes à la raison & à l'intérêt de mon amour : Mélite promit à Thyamis de l'attendre pendant six mois , avant que de disposer de mon sort.

Je ne puis vous exprimer tout ce que je ressentis au départ de Thyamis ; je l'embrassois , je voulois mou-



rir, on m'arracha de ses bras dans un moment où la douleur m'avoit ôté les forces & la raison.

L'émotion de Thyamis étoit pareille à la mienne; j'appris que ses Esclaves l'avoient emporté dans le Vaisseau sur lequel il devoit s'embarquer.

L'Ami de Thyamis n'oublioit rien pour calmer le chagrin qui me dévorait : son épouse étoit aimable, compatissante & généreuse, nous nous liâmes d'une étroite amitié, elle m'en a donné les plus véritables témoignages ; elle reçut dans ses bras un fils dont j'accouchai, elle en prit soin, ainsi que de mes jours, qui furent dans le dernier danger.

Lorsque ma santé fut rétablie, Mélite renouvella ses persécutions

& ses menaces : elle vouloit m'obliger de me montrer dans Athenes , je promis de lui obéir , lorsque le tems qu'elle avoit donné à Thyamis seroit fini ; je le voyois avancer ce tems , il fut bientôt expiré. Je me livrois à la plus amere douleur ; c'étoit donc-là ce bonheur que j'espérois , disois-je , ne vaudroit-il pas mieux pour moi que je n'eusse jamais vû Thyamis ? j'aurois moins goûté de plaisirs , mais je serois moins accablée de peines : l'amour me faisoit bientôt repentir de tout ce que le désespoir me dictoit.

Jamais un cœur ne fut plus tourmenté que le mien : que ne craignois-je pas pour Thyamis ! que ne craignois-je pas pour moi ! Je me figurois Thyamis en proie à mille accidens funestes , & cette idée étoit

la plus affligeante pour mon ame ; je n'accusois point Thyamis d'inconstance , on a de la peine avec un cœur incapable d'infidélité à soupçonner les autres de manquer de foi ; mais Mélite la cruelle Mélite vouloit me séparer pour toujours de mon cher Thyamis ; je ne pouvois plus lui résister ; j'éprouvai bientôt tous les malheurs que je craignois.

Mélite s'étoit plainte de moi aux Magistrats d'Athenes ; elle vint un jour m'arracher avec violence de la maison de l'ami de Thyamis , mes prieres , & mes pleurs ne la touchèrent point ; je n'eus que le tems d'embrasser mes hôtes généreux , & de leur recommander mon fils ; ils me jurèrent par Jupiter hospitalier qu'ils prendroient soin de lui.

Mélite alla se loger auprès du port

de Pérée, elle me contraignoit de m'y promener avec elle, lorsqu'il arrivoit quelques Vaisseaux étrangers, elle avoit enfin résolu de me vendre, & il falloit que ma beauté touchât quelqu'un dont les richesses pussent satisfaire ses desirs : plusieurs Athéniens avoient fait des offres à Mélite, elle n'en étoit point satisfaite, elle les rejettoit ; que je lui sçavois gré alors de son avarice, cette passion infâme qui faisoit tous mes malheurs, reculoit cependant mon désespoir.

Je redemandois à tous les Dieux mon cher Thyamis ; mais plus encore à ceux de la mer, les Enfers même entendirent ma voix. Thyamis pouvoit y être descendu, & je sentoient que rien ne m'auroit empêché de le suivre.

L'espérance flatteuse me reveilloit avant l'aurore ; sur la fin de la journée elle disparoissoit , & le désespoir rentroit dans mon ame :

J'étois un jour avec Melite au bord de la mer , un Vaisseau Egyptien arriva , nous en vîmes descendre un jeune homme très-bien fait , & un vieillard vénérable ; ils s'arrêtèrent tous deux pour me regarder ; le jeune homme s'approcha de Melite , & lui ayant demandé qui j'étois , j'entendis qu'il alloit lui donner le prix qu'elle exigeoit.

Dans ce cruel instant les Dieux soutinrent mes forces , ils m'inspirèrent sans doute , je m'approchai du Vieillard : Seigneur , lui dis-je , vous faites naître le respect & la confiance , on lit dans vos yeux la bonté



de votre ame , prenez pitié d'une infortunée ; je suis esclave , je vais être vendue au jeune homme qui est arrivé avec vous , ses regards me font connoître le destin qu'il me prépare ; ah ! daignez m'arracher de ses bras , ou pour mieux dire de ceux de la mort que je me donneroïs plutôt que d'être à lui ; les Dieux récompenseront votre action généreuse , & je vous servirai avec le zèle & la fidélité qu'inspire la reconnaissance ; elle anime plus que le devoir.

Necepsos , c'est le nom du Vieillard , m'écoutoit avec étonnement , ma fille, me dit-il , lorsque j'eus cessé de parler , j'estime trop la vertu pour ne pas la récompenser quand je le puis ; je regarde cet instant comme un des plus heureux de ma vie , vous

allez être fatisfaite , vous ferez à moi , & je serai moins votre maître que votre pere.

Necepsos , après ces mots s'approcha de Mélite ; il lui offrit une somme si considérable que je fus bientôt à lui. Le jeune homme fut outré de dépit , & de douleur de ce que Mélite lui manquoit de parole ; mais il ne témoigna point alors sa colere , il entra la nuit dans la maison de Mélite , il se saisit de tout l'argent qu'il y trouva , & s'enfuit d'Athenes après avoir laissé Mélite meurtrie , & presque morte des coups qu'il lui avoit fait donner par ses Esclaves.

Ainsi les Dieux punirent Mélite de tout ce qu'elle avoit fait pour corrompre mon cœur , leur vengeance est mesurée sur nos crimes , & ils ne sont jamais impunis.

Je versai des larmes en apprenant le sort de Mélite , elle m'avoit maltraitée ; mais elle avoit pris un tendre soin de mon enfance , les raisons que j'avois de la haïr , cédèrent à celles que j'avois de l'aimer , je lui envoyai avec le consentement de Necepsos des pierreries que Thyamis m'avoit données , & tout ce que j'avois d'ornemens précieux.

Necepsos me fit plusieurs questions sur la maniere dont j'avois vécu lorsque j'étois avec Mélite , la crainte , & la honte m'obligerent à lui cacher la vérité , je n'osois détruire l'opinion que Necepsos avoit conçûe de moi , les Dieux m'en ont punie cruellement.

Avant que de connoître Necepsos , je n'aurois point rougi de mon amour pour Thyamis ; mais les éloges que

donnoit Necepsos à la vertu, & à la pudeur, me paroissoient condamner ma passion, j'avois autant de honte des principes que Mélité m'avoit donnés, que j'avois eu de hardiesse à les suivre. Nous ne trouvons jamais un juste tempéramment entre la nécessité, & l'excès des passions.

Necepsos devoit demeurer quelque tems à Athenes; mais des lettres qu'il reçut l'obligerent à partir deux jours après qu'il m'eût achetée. Je n'osai point aller voir mon fils, je craignois que Necepsos n'apprit mon aventure : ce cher fils me coûta bien des larmes lorsque j'entrai dans le Vaisseau qui devoit m'éloigner d'Athenes; mais quelle fut ma joie quand j'appris que nous allions dans les Gaules.

Je remerciai les Dieux avec transport, je croyois déjà être dans les bras de Thyamis : de justes alarmes venoient me troubler ; mais un doux espoir les combattoit, & remportoit la victoire.

Les mortels deyroient élever en tous lieux des Autels à l'espérance : est-il une Divinité qui leur soit plus favorable ? elle les soutient dans leurs peines, elle avance, & augmente leurs plaisirs, elle conserve leur être, elle tient enfin devant leurs yeux un miroir magique qui change tous les objets, & ses illusions sont toujours agréables. Mais que dis-je, nous ne sommes point ingrats à tant de bienfaits ; il n'est aucune Divinité qui nous soit plus chère, nos cœurs sont ses autels, & nos jours ses sacrifices.

*II. Partie.*

C



Necepsos avoit des bontés pour moi dont j'étois pénétré ; mais il me parloit peu , il m'observoit avec attention , le sage commence par étudier l'esprit & le cœur de ceux avec qui il doit vivre.

Aucun accident ne troubla notre navigation , nous arrivâmes dans les Gaules , & nous débarquâmes au port de Massalia ; c'étoit à Lutece que Necepsos faisoit sa demeure , nous partîmes de Massalia pour nous y rendre , je voyois lorsque nous en approchions une émotion vive mêlée de crainte & de tristesse sur le visage de Necepsos , j'en étois surprise : Necepsos m'avoit paru maître absolu de ses passions ; Necepsos connut ma pensée , il avoit appris à lire dans mon cœur.

Ne vous étonnez pas, ma fille, me

dit-il , du changement que vous voyez en moi , la Philosophie ne nous rend point insensible , il est des passions qui font honneur à l'homme , vous me voyez allarmé pour les jours d'un fils unique que j'aime tendrement , sa mere m'a écrit à Athenes qu'il avoit été attaqué & blessé dangereusement par des voleurs , je crains de trouver mon fils au tombeau.

Ah ! Seigneur , m'écriai-je , fasse le Ciel que votre crainte soit vaine , je ressens vos peines , & pourrois-je ne pas partager les maux de mon pere , & de mon bienfaiteur. Oui , continuai-je avec transport , je donneroies mes jours pour sauver ceux de votre fils , que ne dois-je pas faire pour vous ! Necepsos fut attendri du sentiment avec lequel je lui

avois parlé ; quelque généreux que l'on soit , on est charmé de ne point obliger des ingrats.

Lutece est une petite Ville agréable , & bien située , elle est entourée d'une riviere dont l'eau tranquille l'arrose , & l'embellit.

Tenesis, Epouse de Necepsos, vint au-devant de nous , la tristesse étoit peinte sur son visage : vous venez dit-elle à Necepsos , recevoir les derniers soupirs de votre fils , l'état où il est ne nous permet aucun espoir.

A ces mots un faiblissement, un trouble inconnu s'emparent de moi ; je suis Necepsos , j'entre dans la chambre de son fils avec lui , je croyois mes allarmes & mes empressemens enfans de la reconnoissance ; je devois comprendre à l'émo-

tion vive que je sentoïis , qu'ils l'étoient de l'amour ; l'instinct nous donne souvent des pressentimens plus sûrs que les conjectures que forme la raison ; le mien fut bien justifié , je vis dans le fils de Necepsos mon cher Thyamis ; mais mes yeux le reconnurent moins que mon cœur , une pâleur mortelle avoit chassé l'éclat vermeil de son teint , le beau coloris de ses lèvres étoit terni ; ses yeux que j'avois vû brillans comme les rayons du Soleil , étoient obscurcis & mourans. Que devins-je alors ? Mon ame alloit m'abandonner , lorsqu'un cris de surprise & de joye , que fit Thyamis , la retint. Thyamis me tendit les bras , je m'y précipitai : Thyamis hors de lui-même répétoit à chaque instant , ma chere Mirril , il est donc vrai. . . . Je te

tevois. . . . . Quel Dieu favorable  
te rend à mes vœux !

L'amour soutint quelques moments les forces de Thyamis ; mais la violence de ses transports les affoiblissant je crus qu'il alloit expirer. Je ne sçai à quoi auroit pû m'entraîner le désespoir ; mais Necepos laissant Thyamis dans les bras d'une tendre mere , me força de le suivre dans une chambre prochaine.

Ma fille , me dit-il , votre présence causeroit la mort à Thyamis , il n'est point en état de soutenir une si vive émotion , j'espère cependant que vous le rendrez à mes vœux. Oui, Mirril, l'amour fera ce miracle, rien ne lui est impossible ; mais apprenez-moi la naissance de votre amour pour Thyamis ; ce fils chéri a besoin



de repos , employez ce tems à satisfaire ma curiosité , & souvenez-vous que le mensonge est une bassesse.

Seigneur , dis-je à Necepsos , je vous entens , & je sçais combien je suis coupable. Ma fille , reprit-il , ne vous troublez point , je ne veux pas vous affliger par des reproches , il est beau de ne pas faillir , mais il est grand de reconnoître sa faute , & de s'en corriger. Vous m'avez trompé à Athenes , parlez-moi aujourd'hui sincèrement.

Je me rassurai , & j'instruisis Necepsos de ce qu'il vouloit sçavoir , je ne lui déguisai rien : eh bien ! me dit-il , lorsque j'eus cessé de parler , si vous aviez eu en moi une entiere confiance , vous n'auriez à présent rien à desirer , vous allez être avec

votre Pere , & votre Epoux , vous seriez avec votre fils.

Ah ! Seigneur , m'écriai-je , en me jettant au pieds de Necepsos , que me dites-vous , dois-je me flatter du bonheur que vous me faites espérer , je suis votre esclave , je suis celle de Thyamis , le devoir & la reconnoissance m'attachent à vous , l'amour m'attache à Thyamis , vous voulez changer mes chaînes en un titre glorieux , comment soutiendrai-je le poids de vos bienfaits , comment vous en marquerai-je ma sensibilité ? La vivacité de mes sentimens ne peut augmenter.

Mirril , me dit Necepsos en m'embrassant avec tendresse , vous méritez d'être ma fille , je vois dans votre cœur l'heureux germe de toutes les vertus ; la mauvaise éducation n'a

pû le détruire , un ame comme la vôtre est digne de tous mes soins , je l'éleverai jusqu'aux Dieux dont elle est l'image ; mais allons retrouver Thyamis , il aura repris ses forces. On s'accoutume bientôt au bonheur , sa joie sera aussi vive ; mais il en sera moins saisi , qu'il apprenne celle que je lui prépare ; le plus cher objet des attentions d'un Pere doit être de rendre heureux ses enfans.

Thyamis m'attendoit avec toute l'impatience que donne l'amour ; ses regards n'étoient plus inanimés. Je m'assis auprès du lit de Thyamis ; nos soupirs & nos caresses furent long-tems nos seuls interprètes. Que de questions confuses & interrompues ne nous fîmes-nous pas , lorsque nous pûmes parler ! Nos ex-

pressions ne pouvoient suivre la rapidité de nos pensées , nous parlions tous les deux , sans nous répondre & sans nous entendre.

Necepsos , allarmé de l'agitation où étoit son fils , s'approcha de nous : il raconta à Thyamis ce qu'il avoit appris de moi. Thyamis l'écoutoit avidement , il ressentoit les peines que j'avois souffertes pour me conserver à lui , il en étoit pénétré : on ne perd rien de ce qu'on fait pour les cœurs sensibles.

Lorsque Necepsos eut fini ce récit , il promit ma main à Thyamis , & combla ainsi notre bonheur.

Necepsos connoissoit parfaitement la vertu des simples ; il sçavoit tous les secrets de la Médecine , il employa les ressources de cet Art pour guérir Thyamis , ma présence sé-

condoit ses soins : notre corps suit ordinairement les impressions de notre ame.

Ma chere Mirril , me dit un jour Thyamis , il faut que je vous apprenne tout ce qui m'est arrivé depuis notre séparation ; le récit de mes peines sera un plaisir pour moi : on se plaît à regarder les agitations de la Mer , lorsqu'après être échappé d'un cruel naufrage on se voit en sûreté dans le Port.

Je partis d'Athenes le cœur rempli d'amour & de douleur ; les vents nous furent si favorables , que nous abordâmes dans douze jours à Mafalia , je me hâtai d'arriver à Lutece. Tenesis fut surprise & allarmée en me voyant , je ne devois revenir qu'avec Necepsos ; elle craignit pour lui , je la rassurai , & lui dit que



c'étoit par les ordres de Necepsos que j'étois venu à Lutece.

Ce n'étoit point à Tenesis que je pouvois demander l'argent qu'il falloit à Mélite; notre fortune étoit trop bornée, c'étoit sur Arminius que je comptois. Lié dès l'enfance de l'amitié la plus parfaite avec Arminius, je connoissois son caractère & son cœur, j'avois souvent reçu des témoignages de sa tendresse.

Arminius est chéri du Roi de Lutece; il n'en est pas moins aimé des Grands & du Peuple, tant il sçait bien employer la faveur où il est. Jamais la haine, l'injustice & la vengeance n'ont altéré sa vertu. Il est des ames pour qui la perfidie & la méchanceté sont des vices inconnus.

J'ouvris mon cœur à Arminius,

je lui appris l'excès de mon amour ; lorsqu'il entrevit ce que je desirois de lui , il fit éclater sa joye , il me remercia , il avoit les sentimens d'un véritable Ami : malgré la fortune d'Arminius la somme qu'il me donnoit étoit considérable pour lui , Arminius n'en convenoit pas : une ame généreuse ignore le prix de ses bienfaits.

Je partis de Lutece pour me rendre à Massalia , des brigands m'attaquerent dans une forêt épaisse. Ils étoient en grand nombre , & je n'avois avec moi que deux Esclaves ; je me défendis long-tems ; mais ayant reçu plusieurs blessures , je tombai sans force , & nageant dans mon sang au pied d'un arbre , ces brigands me crurent mort ; ils me laisserent après m'avoir volé. Mes Esclaves

s'étoient enfuis dans le bois , ils revinrent lorsque le péril fut passé , ils me portèrent à une Ville voisine ; un d'eux partit pour Lutece , nous n'en étions point encore éloignés.

Mes blessures n'étoient pas mortelles , mais la quantité de sang que j'avois perdu , les rendoit dangereuses. J'ignorois les soins que l'on prenoit de moi , je m'y ferois opposé ; la foiblesse extrême où je fus pendant trois jours me sauva de mon désespoir.

Tenesis cependant arrive à l'armée & tremblante pour ma vie , elle me fait transporter à Lutece ; mes blessures ne guérissent point , les cruelles inquiétudes qui m'agitoient les envenimoient : en revenant à moi , j'avois senti l'excès de mon malheur , je voyois évanouir toutes

mes espérances ; je ne pouvois plus  
contenter Mélite , & rompre les fers  
de ma chere Mirril : je pouvois en-  
core recourir à Arminius , mais n'é-  
toit-ce pas abuser de son amitié ?  
Après bien des combats , l'amour  
l'emporta encore sur mes justes ré-  
pugnances , j'envoyai au Palais d'Ar-  
minius , je lui mandai ce qui m'é-  
toit arrivé : quel coup de foudre  
pour moi ! on vint m'apprendre  
qu'Arminius n'étoit point à Lutece ,  
qu'il en étoit parti ce jour même  
pour des affaires secretes , & qu'on  
ignoroit la route qu'il avoit prise.

Je voyois s'avancer à grands pas  
le tems où Mélite devoit disposer  
de vous ; je me laissai si fort abatre  
à ma douleur , que Tenesis craignit  
pour mes jours : elle écrivit à Ne-  
cepsos , elle sçavoit le tems où il

devoit être à Athenes. Vous avez vu, ma chere Mirril, combien ses allarmes étoient justes, & le triste état où peut réduire l'amour au désespoir.

Lorsque la santé de Thyamis fut rétablie, Necepsos songea à notre hyménée; les préparatifs en furent bientôt faits : Necepsos aimoit la simplicité.

J'épousai Thyamis, & nous retrouvâmes dans nos plaisirs le charme & la vivacité de la nouveauté, jointe à la douceur de l'habitude.

J'étois heureuse alors : que j'ai payé cher mon bonheur ! Seigneur, dis-je un jour à Necepsos, vous êtes Egyptien, par quel caprice de la fortune vous trouvez-vous dans les Gaules ? votre curiosité est raisonnable, me répondit Necepsos, je  
vais



vais la satisfaire , il est juste que vous  
connoissiez ceux à qui les liens les  
plus forts vous unissent.

Memphis est ma Patrie ; mon sang  
fire sa source de celui des Rois  
d'Egypte. Comblé des faveurs de  
la Fortune , je n'en fis point , com-  
me la plûpart des Mortels , mon uni-  
que Divinité. Je méprisai la mol-  
lesse , & je marchai avec ardeur dans  
les sentiers de la Philosophie : je ne  
négligeai aucune Science.

Les lumieres dont mon esprit fut  
éclairé , donnerent à ma raison l'em-  
pire absolu sur mes passions , & à  
mon ame cette force , cette paix  
si nécessaire à notre tranquillité :  
heureux si je n'avois recueilli que  
ces doux fruits de la sagesse ! mais  
la Renommée inconstante m'en offrit  
dont la brillante écorce cache l'a-

merume ; j'en goûtai , & j'en ressentis bientôt tout le venin.

L'envie est la compagne inséparable de la gloire : on venoit de toutes parts me consulter ; j'étois le flambeau de l'Egypte , & plus on m'admiroit , plus il me naissoit d'ennemis.

Je respectois la Religion , mais je la détachois de mille superstitions qui la déshonorent : les Prêtres & les Sacrificateurs me firent un crime de la solidité de mon jugement ; ils disoient que j'enseignois l'erreur , ils le croyoient peut-être : l'intérêt leur faisoit méconnoître la vérité , le bandeau dont il couvre les yeux est si subtil , qu'on ne l'appërçoit pas souvent soi-même.

La calomnie suivit bientôt les murmures. Le Roi étoit livré aux

Prêtres & aux vaines terreurs ; on le prévint contre moi , on l'effraya par des menaces de la part des Dieux , il falloit pour en éviter les effets chasser leur ennemi ; sous ce titre je fus banni de l'Egypte.

Je soutins ma disgrâce avec la fermeté que j'avois acquise par l'étude que j'avois fait des hommes & de la variété des accidens qui troublent notre vie.

Je ne scavois où je trouverois un asyle ; je n'ignorois pas que l'infortune s'attache à nous suivre , lorsqu'elle nous a une fois atteints. L'homme prudent ne se laisse jamais sans ressource : je cachai mes Livres les plus précieux , & une partie de mes richesses dans un souterrain , hors des murs de Memphis , il n'étoit connu que de moi ; c'étoit où

je me retirois loin du commerce des hommes.

Tenesis m'accompagna dans mon exil ; je voulus me fixer à Athenes , mais j'y effuyai une seconde persécution.

J'appris enfin qu'un seul peuple dans les Nations connues n'avoit point reçu le joug de la superstition & du fanatisme. C'étoient les Gaulois : je m'embarquai pour les Gaules. Je devois me choisir une Patrie , & je voulois pouvoir y penser en liberté : rien ne coûte tant à l'homme que le sacrifice de sa raison.

Je ne m'arrêtai point à Massalia ni à d'autres Villes célèbres que je trouvai en entrant dans les Gaules. Je continuai mon voyage jusqu'à Lutece ; & ce fut ici que je trouvai

des hommes tels que je les foudrairois.

La Religion des Gaulois est raisonnée ; elle ne défend ni de penser ni de réfléchir , parce qu'elle gagne à permettre l'un & l'autre. Leurs mœurs sont pures sans le secours des loix & des châtimens : la voix de la nature est leur guide , & elle ne les égare jamais.

Ils ne multiplient pas leurs Dieux , comme les Grecs & les Romains ; ils n'en adorent qu'un , & ils ne font point en lui un assemblage monstrueux de défauts , & de perfections , de vices & de vertus. Ils l'honorent par l'hommage pur & sincère de leurs cœurs , & non par un culte insensé.

Il n'est rien dont les Mortels ayent tant abusé comme de la Religion ; ils l'ont rendue le jouet & l'interprète de leurs passions.



Les Prêtres Gaulois , qu'on appelle Druides , ne s'occupent pas à former les chaînes dures & pesantes de préjugés , & de craintes pour en accabler les peuples. Ils ne se plaignent point à leur faire porter un joug qu'ils ne portent pas eux-mêmes.

Les Gaulois sont doux & sociables , mais fiers & terribles à leurs ennemis. Une juste vengeance n'est point absolument condamnable ; chaque animal conserve & défend son être , l'homme peut faire plus , il peut empêcher qu'on ne l'attaque en punissant ceux qui veulent l'attaquer ; mais qu'il est grand de pardonner ! La victoire que remporte la clémence , est plus glorieuse que celle que remporte la valeur. Et il est enfin plus flatteur de changer l'homme , que de le détruire.

Les Gaulois épargnent leurs ennemis lorsqu'ils sont soumis ou trop foibles pour se défendre. Enfin ils ne s'écartent en rien de cette loi gravée dans nos cœurs, qui nous ordonne de traiter nos semblables comme nous-mêmes.

Ils aiment passionnément les Sciences : ils ne les interdisent point aux femmes ; & celles-ci, charmées de cet usage, en profitent, & se distinguent par leur esprit & par leur sçavoir autant que par leurs attraits. Les femmes ne sont pas élevées dans la mollesse & l'affectation Grecque : on ne leur apprend point en naissant à trahir leurs pensées ; & on ne les conduit pas du sentier de la dissimulation dans celui de la perfidie. Mais quoique simples & sans artifice, elles n'en sont ni moins belles,

nimmoins séduisantes. Le système que l'on a ici sur l'amour ressemble assez à celui de Mélite, si l'on en excepte la recherche d'un vil intérêt. L'amour n'est point un vice, lorsqu'il n'est pas corrompu par quelque autre passion.

Les Gaulois regardent comme un phantôme brillant, mais funeste, ce que les Grecs nomment liberté. Ils n'ont point de honte d'être soumis à un seul homme ; & loin de s'arracher les uns aux autres le fardeau du Gouvernement, ils obéissent avec plaisir à celui qui en est chargé. Ils chérissent & respectent leurs Rois. Celui qui règne aujourd'hui sur eux s'est signalé par sa piété & par son amour pour son peuple ; il est protégé du Ciel dont il a reçu des faveurs extraordinaires.

On célébroit un jour une Fête solemnelle ; le Roi commençoit la cérémonie par des vœux ardens pour les Sujets. Un Druide sçavant & respectable élève la voix , & dit au pieux Monarque : Prince , Dieu veut récompenser vos vertus ; il m'ordonne de vous apprendre le bonheur qu'il destine à ce peuple que vous aimez ! Après plusieurs siècles , un Roi qui réunira dans sa personne les plus brillantes qualités de ses prédécesseurs , régnera dans Lutece. Couronné dès sa plus tendre enfance, il apprendra presque en naissant l'art de régner ; il joindra à l'air du Héros & à la majesté du Roi, les charmes & les graces de l'homme aimable. Suivi en tous lieux de la Victoire , il l'enchaînera à son char , autant par sa valeur que par sa prudence.

Il fera un tems où son peuple craindra de voir changer ses glorieux lauriers en funestes ciprès. Le Ciel le rendra aux vœux de ses fidèles Sujets : enfin les Gaulois heureux sous son Règne , voudront immortaliser leurs sentimens pour lui , & lui donneront un nom , qui en marquant leur amour achevera son éloge.

Ainsi parla le Druide : on ne peut exprimer la satisfaction du Roi , la joye & les acclamations du peuple. Je connus mieux que jamais dans cette occasion le génie de la Nation Gauloise , & combien elle est attachée à ses Souverains.

Je n'étois point étranger dans les Gaules ; je retrouvais dans tous les cœurs les sentimens du mien : malgré la médiocrité de ma fortune je me fis des Amis ; ici le mérite n'est



jamais obscur , il brille sans l'éclat  
des richesses.

Si je me trouvois avec des Philo-  
sophes plus habiles que moi , j'écou-  
tois attentivement , il n'est jamais  
honteux de s'instruire. Si j'étois avec  
des esprits bornés & opiniâtres ,  
je tâchois de les éclairer & de les  
ramener , il est cruel de rire des dé-  
fauts des hommes.

Le Ciel pour combler le bonheur  
dont je jouissois , m'accorda un fils ;  
mon cher Thyamis naquit , je donnai  
tous mes soins à son éducation , ils  
réussirent ; je ne trouvois qu'un dé-  
faut à Thyamis , c'étoit son indiffé-  
rence pour les femmes , vous l'en  
avez corrigé , ma chere Mirril.

Vous devez cependant juger par  
la connoissance que je vous donne  
de ma façon de penser , que je n'ai

pas hésité à vous unir à mon fils. J'ignore votre naissance ; mais je connois les perfections dont la nature vous à douée , je les préfère à un avantage qui n'est rien sans la vertu.

Thyamis desiroit avec l'ardeur de la bouillante jeunesse de voir les jeux olympiques , j'avois résolu de passer en Egypte pour en rapporter mes trésors. Je partis avec Thyamis, je le laissai en Elide , & lui dis d'aller m'attendre à Athenes , je fus à Memphis, j'y demeurai caché chez un de mes amis ; je fis transporter toutes mes richesses sur un Vaisseau Egyptien : j'arrivai heureusement à Athenes , & j'y trouvai en vous le soutien & le bonheur de ma vieillesse.

Les sages discours de Necepsos enchantoient l'oreille & le cœur ,

j'aurois voulu les entendre sans cesse.

Necepsos me fit part de toutes les sciences qu'il possédoit, il forma mon cœur & mon esprit.

Necepsos admiré & respecté faisoit la félicité de sa famille, quand la Parque cruelle vint couper la trame de ses jours.

Des regrets, des larmes sincères furent la pompe funèbre de Necepsos, il n'en avoit point voulu d'autre, & ses ordres étoient sacrés pour nous. Tous les habitans de Lutece furent affligés de la mort <sup>de</sup> Necepsos, la vertu jointe au sçavoir a des charmes inévitables.

Thyamis avoit souvent écrit à son ami d'Athenes, il n'en avoit point reçu de réponse; j'avois de vives alarmes pour mon fils, le Ciel ne m'en avoit point donné d'autre, je pro-

posai à Thyamis de faire le voyage d'Athenes; Thyamis n'avoit de desirs que les miens. Tenésis consentit quoiqu'avec peine à notre départ, nous nous rendons à Massalia.

Un Vaisseau étoit prêt à partir pour la Grece; nous nous y embarquons; le second jour de notre navigation le Vaisseau fut battu par la plus violente tempête, elle dura quinze jours, nous fumes pendant tout ce tems dans l'ignorance de notre sort; nous avions déjà été repoussés par delà les Colonnes d'Hercule, & nous navigions dans le vaste Océan, lorsque nous apperçumes plusieurs petites Isles: le Pilote s'écria qu'il falloit faire tous nos efforts pour y aborder avant que notre Vaisseau fût englouti par les vagues, son adresse nous sauva de tous les

écueils ; nous abordâmes à cette Isle, nous y vîmes les débris d'un Vaisseau que la tempête venoit de faire périr ; je plaignois les malheureux qui avoient fait naufrage, je devois plutôt envier leur sort ; j'allois être plus à plaindre qu'eux.

Notre Vaisseau étoit en très-mauvais état ; nous obtinmes la permission du Roi de rester quelques jours dans l'Isle, nous cherchions à nous y loger ; lorsque nous arrivâmes à l'endroit où l'on fait les cruels sacrifices à Neptune.

Nous ignorions une coutume si barbare ; nous nous approchâmes de l'Autel ; mais ma surprise fut extrême, lorsque je vis quelles victimes on égorgeoit, j'allois fuir, je voulois, entraîner avec moi Thyamis, quand je le vis s'élancer parmi le peuple,



& courir à un des malheureux qu'on alloit sacrifier.

Arminius ! mon cher Arminius , s'écria-t'il , défendez vos jours , ou périssons ensemble.

On veut en vain arrêter Thyamis , il écarte avec son épée ceux qui s'approchent de lui. Arminius arrache au Sacrificateur le glaive homicide , il seconde les efforts de Thyamis , je me sens à mon tour saisie de fureur , je m'arme de mon poignard , je me jette dans la mêlée , je tâche de parer d'une main les coups qu'on adresse à Thyamis , de l'autre j'en porte de redoutables. L'amour me donnoit des forces , celles d'Arminius , & de Thyamis étoient plus qu'humaines ; mais pouvions-nous résister longtems , le nombre de nos ennemis croissoient sans cesse.

Arminius

Arminius tomba le premier percé de mille coups : Thyamis vouloit vanger la mort de son ami , mais la douleur qu'il en ressentoit , ses craintes pour moi , les blessures qu'il avoit reçûe l'affoiblissant , on le défarma.

Je jettai aussi-tôt mon poignard , & changeant en soumission une vaine défense , je conjurois le Sacrificateur d'épargner Thyamis , & de n'immoler que moi.

Mais on ne m'écoutoit point ; le peuple s'écrioit que nous méritions la mort tous les deux , & que nous devions tenir la place de la victime que nous avions dérobée à Neptune ; on veut exécuter cet arrêt fatal sur le champ. On m'ôte jusqu'au funeste plaisir d'embrasser Thyamis pour la dernière fois , nos regards , nos san-

*II. Partie.*

E

glots sont les seuls interprètes de notre douleur, & cette douleur ne peut se rendre par aucune expression.

Nous souffrions l'un pour l'autre, & bravant la mort pour nous mêmes, nous ne la redoutions que pour l'objet de notre amour.

Seigneur, disois-je, au Sacrificateur, que je meure avant Thyamis, ou la douleur de le voir expirer vous fera perdre une partie de votre vengeance, j'expirerai avec lui; Thyamis tenoit les mêmes discours; hélas! mes prieres furent inutiles, & on écouta les siennes.

Que vous dirai-je enfin, je vis donner le coup mortel à Thyamis: attens, m'écriai-je cher Epoux, je vais te suivre, nos âmes ne scaroient être désunies. En disant ces mots, je découvre mon sein au Sa-

crificateur ; mais ô , comble de désespoir , le Sacrificateur prêt à frapper , recule , éperdu , & tremblant.

Il s'appuye contre l'Autel , ô Dieux ! s'écrie-t-il , ne me rendez-vous ma fille , qu'afin que je l'im-mole moi-même ! non , vous n'exigez pas cette barbarie : Peuples cherchez un autre bras pour le plonger dans mon sang , le mien se refuse à ce cruel office !

Je viens de reconnoître ma fille à la marque que portent tous ceux qui descendent de vos Rois ! j'ai vu l'empreinte sacrée que j'ai gravé moi-même !

Almarif , c'est le nom du Sacrificateur , étoit passionnément aimé du peuple , les uns courent au Roi , dont il étoit frere , raconter l'évène-

ment extraordinaire , qui vient de lui arriver; les autres viennent à moi, me délivrent , tous s'écrient que je ne dois pas périr.

Mon pere cependant veut m'embrasser , un mouvement de tendresse, me portoit à lui ; mais prête à me jeter dans ses bras , je vois ses mains teintes du sang de Thyamis , je me retire avec horreur , & me précipitant sur mon malheureux Epoux , je m'efforce de le rappeler à la vie.

Il respiroit encore , les yeux toujours fixés sur moi , il avoit vû comment je venois d'être arrachée à la mort. Je voyois dans ses regards , une tendre joie , qu'il n'avoit pas la force d'exprimer par ses paroles. Je cole mes levres sur ses levres , je tâche d'arrêter son ame , ou de lui



donner la mienne , que ne peut  
l'amour , Thyamis est ranimé par  
mes careffes.

Ma chere Mirril , me dit-il ,  
d'une voix foible , je rends graces  
aux Dieux du foin qu'ils prennent de  
votre fort , achevez leur ouvrage ,  
& je mourrai content , promettez-  
moi par ferment que vous ne vous  
livrerez pas à votre défefpoir ; vi-  
vez afin que je vive en vous ; vivez  
pour notre fils ; pour ce cher gage  
de notre tendresse ; & fouvenez-  
vous pour combattre votre douleur  
des fages leçons de Necepfos !

Seigneur , continua Thyamis , en  
parlant à Almarif , vous à qui je-  
pardonne ma mort , & que je re-  
garde comme mon pere , empêchez ,  
je vous fupplie , que le corps d'Ar-  
minius & le mien foient traités com-

me ceux des scélérats. Les accidens cruels qui tranchent les cours de notre vie , ne sont pas toujours des châtimens des Dieux. Je meurs en défendant les jours de mon Ami. Une mort glorieuse est souvent la récompense de la vertu.

Almarif jura à Thyamis qu'il lui accordoit sa demande : je ne pouvois me résoudre au serment que m'avoit demandé Thyamis : Thyamis l'exigeoit , je le fis , & l'ayant voulu accompagner d'un tendre baiser. Hélas ! ce baiser fut rempli de tristesse & d'amertume , ma bouche recueillit le dernier soupir de Thyamis.

Jusqu'alors l'espérance de suivre Thyamis au tombeau avoit soutenu mes forces ; je ne pus résister à l'horreur de lui survivre. Je tom-

bai fans sentiment, & presque fans  
vie sur le corps de Thyamis.

Je me trouvai, en revenant à  
moi-même, entre les bras d'une  
femme respectable, qui m'appelloit  
sa fille, & qui me faisoit les plus  
tendres caresses. J'y étois insensible,  
j'invoquois la mort, je voulois me  
la donner; ce ne fut qu'en me fai-  
sant ressouvenir des promesses que  
j'avois faites à Thyamis, que l'on  
parvint à calmer mes transports.

Elime ( c'est le nom de ma mere )  
ne me quittoit point : trois jours s'é-  
toient écoulés fans que j'eusse vû  
Almarif, je n'osois parler de lui,  
je souhaitois & je craignois sa pré-  
sence : la nature se faisoit entendre  
au fond de mon cœur, mais l'amour  
étouffoit sa voix. Je voyois dans  
Almarif un tendre pere, mais j'y

voyois aussi le meurtrier de mon époux.

Ces divers sentimens déchiroient mon ame : la raison & la vertu vinrent décider entr'eux ; Necepsos m'avoit appris à les appeller à mon secours. Elles me dirent que le plus sacré de tous les devoirs est celui de marquer notre attachement & notre respect à ceux qui nous ont donné le jour, & que rien ne peut nous en dispenser. J'écoutai leurs voix, je cédaï à leurs impressions.

Madame, dis-je à Elime, vous ne me parlez point d'Almarif, me ferois-je rendue indigne de sa tendresse ? Non, ma fille, me répondit Elime, il vous aime toujours, mais il craint d'irriter votre douleur. Il se flatte que le tems la calmera : la raison, repris-je, peut sur les ames

fortes ce que peut le tems sur les  
ames foibles. Elle m'éclaire & me  
guide malgré les cruelles agitations  
qu'elles ne sçauroit calmer ; daignez  
donc prier Almarif de me pardon-  
ner ; je me suis dérobee à ses ca-  
resses. Hélas ! je n'étois point à moi-  
même dans ces premiers mouve-  
mens d'un juste désespoir.

Elime ne me répondit point, elle  
fortit pour appeller Almarif , mal-  
gré mes réflexions & la résolution  
dont je m'étois armée , je sentis  
mon cœur se déchirer à la vûe d'Al-  
marif , la parole expira dans ma  
bouche. Un frisson mortel me saisit,  
je tendois les bras à mon pere , &  
je sentoís dans mon ame un mê-  
lange confus de tristesse , de ten-  
dresse & d'horreur.

Almarif voyoit mon trouble , il



y étoit sensible : ma fille me dit-il enfin , je plains vos malheurs , mais je suis aussi à plaindre que vous : après avoir demandé aux Dieux pendant si long-tems le bonheur de vous retrouver , vous m'êtes rendue , & je vous plonge dans un abîme de douleurs ; j'immole à vos yeux un époux que vous chérissiez : j'allois vous immoler vous-même. Mon cœur n'a point de part à des coups si cruels. Hélas , je ne vous connoissois pas ; mais en suis-je moins l'auteur de tous vos maux. Vous me verrez toujours le bras fumant du sang de Thyamis ! Quel tourment pour un tendre pere de ne devoir qu'à votre vertu les témoignages de tendresse que vous me donnerez !

Seigneur , dis-je à Almarif , que

vous connoissez mal mon cœur , les passions qui le déchirent , ne détruisez point en lui des sentimens gravés par la nature ! Je ne vois en vous que l'auteur de ma vie , & non celui de mes infortunes. Le Ciel m'avoit destinée à souffrir pour éprouver mon ame , il se plaît à faire éclater la vertu ! Les adversités & les malheurs la font triompher. Mais daignez m'apprendre ce qu'est devenu le corps de Thyamis.

Vous sçavez , me dit Almarif , que j'ai promis à Thyamis que je garantirois son corps & celui d'Arminius d'un outrage qu'ils ne méritoient pas. J'ai eu beaucoup de peine à les dérober au zèle du peuple : il a fallu recourir à la ruse ; j'ai fait jeter à la Mer les corps de deux malfaiteurs , & j'ai fait transf-

porter secretement ici ceux de votre époux & de son Ami : on les a embaumés, & vous pourrez leur rendre les derniers devoirs quand vous voudrez.

Je remerciai Almarif, je me levai à l'instant, le desir de revoir les restes précieux de mon cher Thyamis me donna des forces.

On me conduisit dans une chambre secrète, au fond du Palais d'Almarif; j'y trouvai les corps de Thyamis & d'Arminius, je les fis mettre dans un même cercueil; je fis tendre en noir cette chambre; plus elle étoit triste, plus elle flattoit ma douleur. C'étoit en ce lieu que je passois une partie des jours & des nuits: je ne m'en arrachois que pour complaire à Elime & à Almarif.

Je leur avois cependant raconté

mes aventures ; Almarif m'apprit l'accident qui m'avoit séparée de lui , & me donna l'explication de la mystérieuse marque que je portois.

Hyrchan Prince Scythe , me dit-il , fut le premier Roi de cette Isle : l'usurpateur de son Trône l'ayant chassé de la Scythie , il se réfugia en Crete. C'étoit - là où l'amour attendoit Hyrchan ; ce Prince avoit jusqu'alors conservé sa liberté ; il se glorifioit de son indifférence ; il méprisoit l'Amour : si ce Dieu sçait porter le trouble & l'ardeur dans les cœurs les plus tranquilles , il sçait aussi adoucir les ames les plus féroces. L'indifférent Prince de Scythie éprouva bientôt son pouvoir. La Princesse de Crete étoit belle ; Hyrchan la vit , l'admira , il soupira

pour la premiere fois ; il aima & se fit aimer ; d'accord avec la Princesse, il la demanda au Roi, qui refusa avec mépris l'alliance d'un fugitif & d'un barbare.

Hyrcan irrité chercha à satisfaire son dépit & son amour : la Princesse séduite par son Amant & par ses propres desirs, fut de moitié de la vengeance , elle permit à Hyrcan de l'enlever ; un Vaisseau Crétois les reçut.

Hyrcan , craignant la colere du Roi de Crète , résolut de s'éloigner de lui , & d'aller s'établir dans l'Éthiopie.

Le Vaisseau qui le portoit avoit à peine quitté la Mer Méditerranée pour entrer dans l'Océan , qu'il devint le jouet de toutes les fureurs d'Eole , tantôt il fendoit l'onde



ainsi qu'un trait rapide fend les airs. Un instant après il étoit repouffé au même lieu d'où il étoit parti. Après plusieurs jours on apperçut cette Isle, on vit qu'elle n'étoit pas habitée, qu'il étoit sûr d'y aborder : sa fertilité paroissoit admirable ; mais lorsqu'on vouloit approcher du rivage un vent furieux repouffoit le Vaisseau.

Les passagers, allarmés du péril regardèrent Hyrcan & son épouse comme des objets du courroux des Dieux. Ils eurent bientôt franchi les foibles barrières qu'il y a entre la crainte & la cruauté ; ils résolurent de jeter dans la Mer nos deux illustres malheureux. La Princesse n'obtint rien par les plus touchantes prières : Hyrcan voulut la défendre ; mais bientôt tous les bras furent armés &

tournés contre lui. Dans cette extrémité il eut recours aux Dieux.

Puissant & redoutable Neptune !  
 s'écria-t-il , si une erreur de l'amour  
 est un crime à vos yeux , il est juste  
 que vous preniez votre victime ! Je  
 me précipiterai dans la Mer, épargnez  
 les jours de la Princesse que j'adore !  
 Mais si l'amour doit être affranchi  
 des loix d'une dure contrainte , si  
 vous approuvez une chaste ardeur ,  
 appeaisez votre courroux ! que les  
 vents soient renfermés dans leurs  
 cavernes profondes ! Instruit par la  
 protection que vous m'aurez accordée  
 que vous sauvez l'innocence ,  
 & que vous ne punissez que le crime ,  
 je vous promets de demeurer  
 dans l'Isle qui paroît devant nous ,  
 & de vous immoler tous les mal-  
 heureux qui viendront s'y dérober

à votre colere ; leur sang arrosera vos Autels , & leurs corps seront jettez dans les flots.

Hyrcan avoit à peine prononcé ce vœu terrible , que les ventss'apaisent , que la mer devient calme , & que le Vaisseau aborde à l'Isle. Tous les Passagers suivent Hyrcan ; ils le regardent comme un homme Divin , & ne veulent point le quitter ; ils demeurèrent dans cette Isle : lorsqu'elle fut trop peuplée , on envoya des Colonnies aux Isles voisines qui dépendent toutes du Roi qui regne dans celle-ci.

Cependant Hyrcan, fidele à sa promesse, en fit une Loi, il voulut que le Prince le plus près de la Couronne fût le Chef des Sacrificateurs.

Le sang de Jupiter & d'Europe couloit dans les veines de la Prin-

ceſſe de Crète : Hyrcan voulut que l'on gravât leurs noms ſur le cœur de tous les Princes & Princeſſes de la Maïſon Royale , afin qu'ils ſe ſouvinſſent dans toutes les actions , de leur celeſte origine. J'imprimai moi-même ſur vous ces caractères , jugez ſi j'ai pû vous méconnoître.

J'avois depuis long-tems épouſé Elime , elle ne devenoit point mere , & déſiroit avec paſſion de l'être. Vous nâquîtes , Elime crut vous avoir obtenue de Diane , elle vous conſacra à cette chaſte Déeſſe , vous n'étiez point par-là exclue du Trône , auquel vous pouviez être appellée ( le Roi n'ayant point d'enſans ) vous en deveniez au contraire plus digne ; mais les plaiſirs de l'amour vous étoient pour jamais interdits.

Lorsque vous eûtes atteint un

lastre , Elime vous conduisit à un fameux Temple de Diane , qui est dans une des Isles voisines. Peu-après qu'Elime vous eut quittée , des Affriquains entrèrent dans l'Isle , pillèrent le Temple , & enleverent toutes les jeunes filles qui étoient consacrées à Diane , vous fûtes de ce nombre.

Ainsi la Déesse me punit , & punit Elime , d'avoir disposé de votre sort lorsque nous ne pouvions consulter votre volonté. Un pareil attentat offense les Dieux ; ils doivent seuls regler notre destinée.

Depuis le jour fatal où je vous perdis , j'ai été malheureux. Le Roi mon frere, jaloux de l'amour que le Peuple a pour moi , a accablé ma vieillesse de mille chagrins ; persuadé que je ne lui survivrai pas , il s'est désigné un successeur , & non-con-



tent de m'avoir fait ce cruel affront ;  
c'est mon plus mortel ennemi qu'il a  
choisi pour me braver.

Je supportois avec fermeté tous  
mes malheurs ; mais ceux que je vous  
cause abbatent mon courage : hélas !  
Diane se feroit-elle aussi vengée de  
vous ; vous lui étiez consacrée , vous  
avez sacrifié à Venus ; mais non ,  
les Dieux ne sçauroient punir des  
crimes involontaires. Que dis-je ,  
peut-être êtes vous coupable , vous  
portiez un collier rempli d'hiérogly-  
phes sacrés , qui pouvoient vous  
apprendre que vous apparteniez à la  
Déesse , n'avez vous jamais eu con-  
noissance de votre sort ?

Non , répondis-je à Almarif , ce  
collier me fut ôté par Mélite , qui ne  
m'en a parlé qu'un jour qu'elle l'atta-  
cha au col de mon fils.

Il est demeuré à ce cher fils , & je n'ai jamais recherché l'explication des mysteres qu'il cachoit , mon esprit étoit trop dissipé , & mon cœur trop . . . . Mirril alloit continuer , elle fut interrompue par un cri que fit Ismene.

Agenor avoit écoute Mirril avec beaucoup d'agitation ; mais la fin de son récit lui ayant causé le plus vif saisissement , il avoit pâli ; & s'étant appuyé contre le cercueil , Ismene s'étoit alarmée pour lui. Les yeux d'une amante son attentifs & perçants. Mirril s'approche d'Agenor ; mais Agenor transporté se jette à ses genoux , & les embrassant avec vivacité , ah ! Madame , lui-dit-il , décidez de mon sort ; comblez ma joie ; si votre fils vous est cher , sauvez-moi la vie ; l'incertitude où je

fuis va me la faire perdre. De quel trouble reprit Mirril, remplissez-vous mon ame ; tout mon sang s'émeut ; expliquez-vous Agenor ; que me faites-vous entrevoir ...? parlez ! ...., je suis hors de moi. . . .

Voyez ce collier, Madame ! reprit Agenor , en présentant à Mirril celui dont elle avoit parlé , il appartenoit à ma mere , Clinias & Tisbé ont pris soin de mon enfance.

Mirril à ces mots , se précipite sur Agenor , sa joie & sa tendresse ne s'exprimoient que par des embrassemens : mon fils disoit-elle , d'une voix entrecoupée, mon cher fils. . . . de tendres pleurs couloient des yeux de Mirril.

Agenor étoit dans une situation pareille à celle du Mirril : ô Dieux ! disoit-il , que de graces n'ai-je pas

à vous rendre ? de quelle illustre mere vous m'avez fait naître ! son attendrissement , celui de Mirril redoubloient à chaque instant , leurs transports recommençoient sans cesse. Ismene , aussi émûe qu'eux , éprouvoit les mêmes sentimens ; le bonheur de son Amant étoit le sien.

Agenor s'apperçut enfin de la sensibilité d'Ismene , son cœur en fut flatté ; & pénétré de reconnoissance , sa félicité en augmenta, les agitations que la nature avoit élevées dans son ame, en furent un peu calmées.

L'amour ne veut pas perdre longtemps l'empire d'un cœur qui lui appartient , & les diversions qu'il fait , apaisent les passions les plus vives.

Le souvenir de Thyamis vint aussi

troubler Mirril ; elle s'approcha du cercueil de son Epoux, elle y conduisit Agenor ; & après avoir parlé à Thyamis comme s'il eût dû l'entendre , Agenor, dit-elle , apprenez-moi à présent les obligations que j'ai à Clinias & à Tisbé ; j'ai demandé de leurs nouvelles à Cloé , elle m'a dit qu'elle ne les connoissoit point , j'en ai été surprise , & je ne conçois pas comment elle peut ignorer le nom de ceux à qui vous apparteniez.

Madame , répondit Agenor , Clinias & Tisbé sont morts avant que Cloé fut née ; j'ai toujours passé dans Athenes pour fils de Démophon , ce n'est que depuis peu que je sçais que je ne le suis pas.

La haine , qui animoit Megacles pere d'Ismene , contre Démophon , avoit d'abord mis obstacle à ma pas-



sion pour Ismene ; l'amour de Cloé ; les rigueurs d'Ismene acheverent mes malheurs , & m'obligerent à m'éloigner de ma Patrie ; je voyageai dans la Grece , & je comptois aller jusqu'en Egypte , lorsqu'étant à Sparte je reçus une lettre de Chriseis sœur de Démophon : elle me mandoit que Démophon étoit mort , qu'en mourant , il lui avoit appris que je n'étois point son fils , & que c'étoit des mains de Clinias & de Tisbé qu'il m'avoit reçu ; Chriseis ajoutoit que Démophon lui avoit confié un Mémoire écrit de la main de Clinias , dans lequel j'apprendrois le nom de ceux à qui je devois le jour , que j'y trouverois plusieurs moyens de me faire reconnoître à eux ; & entre autre le collier d'hiéroglyphes qui avoit appartenu à

ma mère ; Chriseis finissoit en me disant qu'elle ne vouloit remettre des papiers si précieux pour moi, qu'à moi-même, elle me conseilloit de revenir incessamment à Athenes pour recueillir la succession de Démophon qui m'avoit traité comme son fils.

Cette Lettre me causa une surprise extrême ; le desir de connoître les auteurs de ma vie, ma reconnaissance pour Chriseis, les intérêts de ma fortune, tout me faisoit hâter mon voyage ; mais l'amour me fit tout oublier.

J'arrivois à Athenes, je vis Ismene dans les mains des Pirates, pouvois-je l'abandonner ! pouvois-je ne pas la suivre ! Une douce satisfaction est la récompense la plus flatteuse de ce qu'on fait pour l'objet aimé ; les Dieux daignent aujourd'hui

d'hui m'apprendre qu'ils approuvent ce que l'amour m'avoit fait faire pour Ismene. Sans l'esclavage auquel je me suis livré, je n'aurois peut-être jamais eu le bonheur de connoître ma mere. Hélas ! qu'aurois-je à desirer, si Ismene moins sensible à l'amitié, connoissoit mieux les droits de l'amour.

Qu'osez-vous dire, Agenor, répondit Ismene, serois-je digne d'être la fille de la vertueuse Mirril, si mon cœur étoit capable de trahir mon Amie ? Ah ! si vous m'aimiez, loin de me faire redire un discours qui vous afflige & qui déchire mon ame, vous ne tenteriez plus ma vertu, ses triomphes coûtent trop cher à un cœur tendre.

Agenor vouloit encore parler ; mais Ismene, qui avoit appris à crain-

dre son Amant , l'interrompit , & pria Mirril d'achever son histoire.

Je le veux bien , reprit Mirril , il me reste peu de choses à vous apprendre.

J'avois trouvé dans le récit d'Almarif , des idées qui choquoient tous les principes que m'avoit donnés Necepsos. Seigneur , dis-je à Almarif , lorsqu'il eut cessé de parler , une tradition superstitieuse vous a trompé sur le vœu d'Hyrcau , vous ne pouvez croire qu'il a été reçu sans offenser la Justice Divine , & n'avez-vous pas eu vous-même de l'horreur des sacrifices affreux que vous avez faits.

J'allois continuer ; mais Almarif m'ayant regardée d'un œil sévère , je vis que mon discours l'offensoit. Nous ne devons jamais choquer les

préjugés de ceux à qui notre respect est dû , il faudroit même les ménager dans ceux qui nous sont soumis.

Je demandai pardon à Almarif ; je l'obtins facilement ; Almarif m'aimoit , il étoit d'ailleurs très-raisonnable , lorsqu'il ne s'agissoit pas du culte barbare , par lequel il croyoit honorer les Dieux. Il sçavoit qu'on ne doit s'irriter que des fautes causées par la malice ; & la témérité que j'avois eu ne pouvoit être imputée qu'à une tendre compassion.

Je demurai une année sans sortir du Palais d'Almarif , je ne voulois point voir ce peuple cruel qui avoit fait périr Thyamis , je craignois de me retrouver aux lieux où il avoit été immolé. Le Roi étoit charmé de me voir fuir la Cour , & de



ce que je paroïssois abandonner mes droits au successeur qu'il s'étoit choisi. Hélas ! tous mes desirs tendoient à quitter l'Isle pour rejoindre mon fils : je n'attendois qu'une occasion favorable.

Une peste cruelle vint alors ravager l'Isle ; les rues étoient pleines de morts ou de mourans ; le fils abandonnoit le pere , l'épouse son époux. Je regardai d'abord tous ces malheureux comme autant de victimes immolées aux manes de mon cher Thyamis ; ma douleur auroit voulu se repaître de leur malheureux sort , mais je me fis bientôt une juste honte de ces cruels sentimens ; suis-je encore cette Mirril , me disois-je , de qui Necepsos croyoit l'ame la plus parfaite image du divin Etre ! J'ai donc pû m'avilir jusqu'à me ren-

dre la proie des passions les plus basses, l'injustice, la vengeance, la haine regnent dans mon cœur, loin d'avoir pitié de l'aveuglement d'un Peuple malheureux; loin de lui pardonner, je puis le sauver, & je le laisse périr, seroit-ce pour apaiser les manes de mon Epoux? Honorons plutôt sa mémoire en imitant sa vertu. Ces réflexions changerent ma haine en une tendre compassion.

Necepsos m'avoit appris des secrets merveilleux, je résolus d'en faire usage en faveur des infortunés prêts à périr à chaque instant. Je volai à leurs secours, après avoir triomphé de l'amour d'Almarif & d'Elime, qui s'opposoient à ma résolution.

Le Ciel seconda mes desseins; je

guériffois les malades , la Reine fut de ce nombre : Altamar cet injuste usurpateur des droits de mon pere & des miens , ce Prince si chéri du Roi , éprouva l'effet de mes soins. J'eus aussi le bonheur de sauver les jours d'Almarif ; enfin la contagion cessa , les habitans de l'Isle m'ont depuis regardée comme leur Déesse tutélaire , j'ai cependant fait de vains efforts pour les arracher à leur cruelle superstition. Il est plus difficile de maîtriser l'esprit que le cœur.

Le Roi me haïssoit ; mais ce sentiment l'auroit rendu odieux , il feignoit de m'aimer. La dissimulation nous coûte peu lorsque notre intérêt l'exige.

Almarif avoit été touché des sentimens qui m'avoient fait secourir ceux qui faisoient le malheur de ma  
vie.

vie. L'exemple est plus puissant sur les cœurs que les discours les plus persuasifs.

Vous triomphez de mes préjugés, ma fille, me dit-il un jour; l'humanité, la compassion que j'admire en vous, passent dans mon ame; je veux vous faire un don digne de la vôtre, suivez-moi!]

Almarif me conduisit en ces lieux par la caverne qui est au pied de la montagne. Voici, me dit-il, un asyle pour les malheureux que vous pourrez sauver: faites bâtir une maison aux bords de la Mer, vous y passerez des momens qui vous seront agréables, puisque vous arracherez à une mort cruelle ceux qui viendront s'y sauver de la fureur des flots. Le rocher rend ce côté de l'Isle dangereux, on y voit tous

*II. Partie.*

G

les jours de funestes naufrages.

Le chemin qui conduit ici n'est connu que de moi ; le hasard, ou pour mieux dire, les Dieux me le firent découvrir : c'étoit sans doute pour en faire l'usage que je vous propose, mais je ne suivis pas leurs desseins. J'ai gardé soigneusement mon secret, la haine du Roi pouvoit me rendre un jour cette retraite nécessaire.

Almarif, en me parlant ainsi, me faisoit parcourir ces lieux, ils étoient encore rustiques ; d'excellens Ouvriers qui s'y sont réfugiés les ont ornés ; des Corinthiens bâtirent ce Temple, firent ce cercueil, & m'aiderent à y transporter les corps de mon époux & de son Ami.

Je remerciai Almarif, je suivis son projet, & j'épargnois tous les jours



le sang d'innocentes victimes. Almarif mourut peu de tems après son changement; je lui donnai des pleurs sincères, mais il falloit consoler Elime, j'y employai tous mes soins.

Malgré la tendresse qu'Elime avoit pour moi, elle consentoit au dessein que j'avois d'aller à Athenes: un Vaisseau qui aborda à notre Isle m'en fournit l'occasion; mais les habitans de l'Isle ayant été avertis s'assemblerent, & s'opposèrent à mon départ, ils s'écrioient qu'ils étoient perdus si je les abandonnois; l'alarme étoit générale, on obligea le Vaisseau à lever l'ancre; & dès qu'il en arrivoit un, on faisoit la garde le jour & la nuit autour du Palais d'Almarif, je n'avois plus la liberté d'aller seule au bord de la Mer. Il

est plus difficile de tromper les regards attentifs de l'amitié que ceux de la haine.

Je voyois cependant tous les jours périr des malheureux, que j'aurois pû sauver, si j'avois été libre. Enfin je pris une résolution qui me fut sans doute inspirée par le Ciel. J'assemblai le peuple : je suis sensible, leur dis-je, à l'amour que vous me témoignez, & je veux vous délivrer de la crainte de me perdre ; je ne quitterai point cette Isle sans votre consentement, j'en atteste le Ciel ; si je viole ce serment, puissai-je devenir l'objet de toute la colere des Dieux !

Depuis ce jour on me laissa en liberté ; on m'estimoit trop pour conserver quelque défiance après une promesse si solennelle, je per-

dis cependant l'espérance de revoir mon fils, & je ne trouvois de consolations dans mes chagrins cuisans, que lorsque je sauvois quelque infortuné. Ma piété a été bien recompensée, mon bonheur est d'autant plus grand qu'il étoit peu attendu : après avoir retrouvé mon fils, il ne me reste plus qu'à voir bientôt cesser la honte de ma Patrie.

Mirril finit ainsi son histoire ; & ayant proposé à Ismene & à Agenor de prendre un peu de repos, ils se retirèrent tous les trois dans leurs chambres.

Dès que le jour parut, Ismene se rendit auprès de Cloé, elle lui apprit qu'Agenor étoit fils de Mirril, Cloé en ressentit une véritable joye, elle s'entretint avec Ismene des événemens extraordinaires qui

avoient rejoint la mère & le fils.

Agenor cependant étoit avec Mirril, il la conjuroit de favoriser son amour : Madame, lui disoit-il, le bonheur que j'ai d'être réuni à la plus illustre & à la plus aimable de toutes les mères, me fait espérer un entier changement dans mon sort, vous pouvez me rendre aussi heureux que j'ai été infortuné. Qui peut résister aux charmes de votre éloquence, parlez à Cloé, soutenez sa raison chancelante, & l'amour qu'elle ressent pour moi vous cédera la victoire ! Daignez par différens discours m'obtenir la main d'Ismene, elle ne pourra vous refuser.

Mirril, attendrie par les prières de son fils, lui promit ce qu'il demandoit, & lui tint le même jour sa promesse.

Mirril ménagea avec art l'amour propre & la tendresse de Cloé , elle lui parla avec ce ton doux & flatteur , si nécessaire lorsqu'on a quelque chose de fâcheux à dire à quelqu'un ; mais un breuvage amer , quoique bien préparé , ne sçaurroit perdre entierement son amertume.

Cloé écouta les conseils de Mirril , elle lui promit de les suivre , mais elle livra son ame à la plus vive douleur. Elle crut qu'Ismene & Agenor avoient fait parler Mirril , son amitié & son amour en furent également blessés ; elle voulut dissimuler son trouble , & sortit de la grotte pour se rendre à un labyrinthe admirable : ce fut en ce lieu qu'elle ne se contraignit plus , ses larmes soulagerent son cœur oppressé.

Ismene ayant remarqué dans Cloé



une tristesse dont elle ignoroit la cause, suivit les pas de son Amie. Quelle fut sa surprise en voyant son agitation & le chagrin mortel dont elle étoit pénétrée.

A la vûe d'Ismene, Cloé incapable de se déguiser long-tems, s'écria: Cruelle Ismene ! pourquoi m'avez-vous dérobée au trépas ; j'emportoïs avec moi la douce satisfaction de n'avoir jamais vû notre amitié altérée ; votre défiance m'enleve pour jamais ce contentement , vous m'avez cru capable d'abuser de votre amitié généreuse , vous avez pensé que j'accepterois l'offre que vous me faisiez de me céder Agenor , vous m'avez envié la gloire de vous prouver que mon cœur étoit capable de se vaincre pour vous. Mirril m'a donné des conseils que la raison

m'avoit déjà dictés, c'est vous, & Agenor qui m'avez parlé par sa bouche, ah ! je vous aurois prévenus ; mais devois-je penser , que l'amie la plus chérie , & que je croyois la plus tendre se méfieroit de moi ? Epousez Agenor , malgré le chagrin dont vous m'accablez , je prendrai part à votre bonheur , que l'amour épuise sur moi toute sa colere , & qu'il vous garde ses plus doux plaisirs. Heureuse si en me sacrifiant pour ma chère Ismene , je la faisois repentir de son injustice !

Ismene aussi émue que Cloé , s'écrie à son tour , que me dites-vous Cloé , quel noir soupçon avez-vous conçu , j'atteste les Dieux que j'ignorois, que Mirril dût vous parler comme elle a fait ; je l'en aurois détournée. Quoi ! je pourrois vouloir

former un lien qui vous rendroit malheureuse ! Que le Ciel me punisse cruellement , si je suis jamais capable d'y consentir. A peine Ismene a prononcé ces <sup>mots</sup> serment qu'elle voit Agenor à ses pieds.

Ismene , dit-il , d'un air abbatu & presqu'inanimé , c'est ainsi que vous sacrifiez votre Amant ; non , vous ne m'avez jamais aimé ? vous n'êtes allarmée que pour votre amie ; eh bien , je vais vous satisfaire , je vais délivrer Cloé des noires inquiétudes de la jalousie ; je cimenterai votre amitié de mon sang ! vous venez de jurer que vous ne seriez jamais à moi , la mort est l'unique bien d'un cœur au désespoir.

Après ces mots , Agenor passe rapidement de l'accablement à la fureur ; il tire son épée, & veut la

plonger dans son sein : Ismene & Cloé éperdues se jettent sur lui ; elles tâchent de le sauver de son transport furieux , elles embrassent toutes les deux leur Amant , elles veulent rappeler sa raison égarée.

Calmez ce désespoir , lui disoit Cloé , le serment d'Ismene ne doit pas vous paroître si terrible ; je l'en affranchirai bientôt , dès que son bonheur ne détruira plus le mien , elle pourra couronner vos vœux.

Ne suis-je pas assez infortunée , disoit à son tour Ismene , Cloé me croit capable de la trahir ; & toi cruel Agenor ! tu doute d'un amour qui ne cède qu'à l'amitié & à la vertu. Tu veux te donner la mort ; je te préviendrai, ingrat : la vie est un fardeau insupportable aux malheureux.

Eh qui est plus malheureux que

moi, répondoit Agenor, je suis aimé de tout ce que les Dieux ont formé de plus beau; & ce qui devoit faire mon bonheur fait mon tourment. Je plains les maux que je cause à Cloé; mais elle m'en accable à son tour, je suis forcé d'admirer dans Ismene des sentimens qui font mon supplice. Laissez-moi donc mourir, vous pouvez vous consoler ensemble de ma mort; mais à qui de vous deux auroi-je recours dans mes maux? sera-ce à Cloé qui en est l'auteur? je redoublerois les siens: sera-ce à Ismene, la cruelle me fuit, elle craint ma douleur, & mon amour!

La nuit avoit déjà couvert les Cieux de son voile sombre, Ismene, Cloé & Agenor ne songeoient point à quitter le labyrinthe; l'agitation où ils étoient, leur auroit fait oublier jus-



qu'à leur existence, si l'amour & le désespoir ne la leur eussent fait sentir. Mirril les cherchoit; elle les joignit enfin, elle fût touchée de l'état cruel où elle les trouva, elle tâcha par ses discours de les calmer; ils rentrèrent enfin tous les quatre dans la Grote.

Ismene & Cloé étoient trop émûes pour soutenir long-tems une conversation raisonnée avec Mirril, elles feignirent d'avoir besoin de repos.

La tranquillité de la nuit apporte du soulagement aux foibles douleurs; mais elle irrite les douleurs violentes. Une ame faisie, agitée par les réflexions qu'elle fait sur les cruels malheurs qui l'accablent, n'est susceptible que d'idées affreuses, le silence, l'obscurité lui inspirent une secrète horreur; c'est dans ce tems

fatal que le désespoir s'empare d'elle entièrement ; il la remplit de son venin funeste , & bientôt on déplore les tristes ravages qu'il fait.

Ismene & Cloé s'aimoient , elles se tourmentoient mutuellement , chacune d'elles immoloit ses plus doux sentimens à son amie , si les sacrifices d'Ismene étoient plus grands, la satisfaction d'être aimée , la dédommageoit un peu ; la générosité de Cloé étoit moins libre , mais elle avoit des malheurs plus pesans à soutenir.

L'amour , ce fier & cruel tyran , qui veut regner souverainement sur les cœurs , déchiroit ceux d'Ismene & de Cloé , l'amitié le combattoit , elle triompha de lui. Ismene & Cloé , prirent chacune séparément une résolution héroïque , leur esprit con-

ont le même dessein , parce que leurs  
ames éprouvoient les mêmes senti-  
mens.

Astre brillant , Divine Venus !  
vous vîtes la honte de votre fils !  
Vos feux commençoient à peine à  
paroître , ils éclairerent les deux ten-  
dres & vertueuses Amies.

Cloé sort la première de la grotte ;  
elle arrose de ses larmes l'asyle où  
elle laisse ce qu'elle a de plus chéri ;  
& s'en arrachant avec fermeté , elle  
descend de la montagne , elle court  
à la Ville exécuter son funeste , mais  
généreux projet.

Ismene , plus timide , surmonte  
en tremblant la frayeur dont elle est  
saisie ; mais qui triomphe de l'amour ,  
peut bien triompher de la crainte  
& de toutes les autres passions. Is-  
mene ignore la résolution de Cloé ;

elle fuit cependant de près les pas de son Amie , leur malheureux sort les empêcha de se rencontrer , elles auroient été sauvées l'une par l'autre , elles feroient retournées aux lieux qu'elles quittoient , & qu'elles alloient remplir de désolation.

Le Soleil commençoit à dorer de ses rayons le sommet des montagnes , l'Ouvrier vigilant qui l'avoit devancé se réjouissoit de ce que cet astre bienfaisant venoit enfin éclairer son travail. Le Laboureur ressentoit un doux plaisir en voyant dans ses champs parsemés de fleurs s'épanouir la rose & la violette. Enfin la nature se réveillait de la léthargie où la nuit la plonge , lorsque Agenor ouvrit ses yeux aux larmes , & son ame à la douleur & au désespoir.

Ismene

Ismene & Cloé étoient accoutumées de profiter de la fraîcheur du matin pour se promener dans les bosquets. Agenor alloit les y joindre ; il ne les trouve point ce jour-là , il se sent agité par un pressentiment funeste ; il court à Mirril , il lui fait partager ses inquiétudes , ils craignent tous les deux pour Cloé & pour Ismene. Mirril entre dans la chambre de Cloé , elle voit sur une table une Lettre adressée à Ismene , elle la prend & y lit ces mots :

CLOÉ A ISMENE,

*Que je suis coupable , ma chere Ismene ! j'ai pû soupçonner l'ame la plus tendre & la plus généreuse. Ah ! daignez me pardonner , je vais expier ce crime. Helas , je suis donc*

II. Partie.

H



désinée à faire le malheur de tout ce que j'aime ! J'ai causé la mort d'Arès, dans quel désespoir n'ai-je pas précipité Agenor ! Je porte sans cesse la douleur dans votre ame ! Des Furies attachées à mes pas traînent partout après moi le trouble & l'infortune ! Je dois enfin abrégier une vie si fatale & si malheureuse ! & j'y cours. Les Dieux recevront avec joye une victime qu'ils poursuivent depuis si longtemps ! Je vais me faire sacrifier à Neptune. Vivez heureuse, ma chere Ismene ! faites le bonheur d'Agenor ! je n'y serai plus un obstacle, & tous mes souhaits en mourant seront pour votre félicité.

A l'émotion qui paroissoit sur le visage de Mirril, lorsqu'elle lisoit cette Lettre, Agenor s'approche d'elle ; sa surprise égale celle de sa

mere. Il déplore avec amertume le sort de Cloé ; mais bientôt reprenant de justes craintes pour Ismene, il sent ses allarmes redoubler. Il conjure Mirril de passer dans la chambre d'Ismene, il la suit en tremblant, il prévoit son malheur ; il veut & n'ose s'en éclaircir. Il appelle enfin l'espoir à son secours, il en est un peu ranimé, il devance Mirril, ils entrent tous les deux dans la chambre d'Ismene. Ils la cherchent en vain : des tablettes fatales frappent les yeux d'Agenor ! elles étoient ouvertes sur le lit d'Ismene ; il s'en saisit, il lit :

### ISMENE A AGENOR,

*Pardonnez, mon cher Agenor, si les devoirs sacrés de l'amitié l'emportent dans mon ame sur le plus tendre amour.*

*Je vous aime plus que ma vie ! mais moins que la vertu , & je ne sçaurois acheter le bonheur par mille remords cruels ! Je dois me punir de n'avoir pas étouffé une passion qui devenoit funeste à une Amie qui m'avoit confié la sienne. Mais si l'amour , dont vous brûlez pour moi , me donne quelque pouvoir sur votre ame , & quelque droit sur votre cœur , vivez , je vous l'ordonne ! consolez Cloé de ma perte ! rendez mon Amie heureuse , vous ne me reverrez plus. Je vais chercher la mort , elle me paroîtra douce , je ne puis être à vous !*

Agenor avoit à peine achevé de lire , ses yeux sont obscurcis par un nuage épais , la pâleur se répand sur son visage , son ame est prête à s'envoler. Mirril le reçoit dans ses bras , elle le ranime , mais c'est pour

le voir se livrer aux plus funestes transports. Laissez-moi ! lui disoit-il, laissez-moi ! je veux aller mourir aux yeux de la cruelle Ismene , elle se rassasiera de mon sang : mais que dis-je , peut-être en cet instant tout le sien coule , & arrose l'Autel homicide !

Cette idée rendoit Agenor , tantôt à l'abbatement & tantôt à la fureur. Enfin voyant que Mirril mettoit obstacle à ses desseins , & n'osant point s'arracher avec violence de ses bras ; il feint d'être plus tranquille ; il prie Mirril de tâcher de rejoindre Ismene , avant qu'elle ait exécuté son projet ; il lui promet de l'attendre sur le rocher , Mirril ne peut se résoudre à quitter son fils , mais elle risque trop à ne pas le satisfaire , elle part.

Agenor lui donne à peine le tems de le devancer ; il descend avec précipitation , il ne marche pas , il vole. La crainte ne retient point ses pas , il ne songe point qu'il court à une mort cruelle ; il ne pense qu'à rejoindre Ismene , à la sauver ou à la suivre.

Cloé , cependant étoit entrée dans la Ville au lever de l'aurore , elle l'avoit parcourue sans avoir pû exécuter son dessein : je suis étrangere , disoit-elle , à tous ceux qu'elle rencontroit , la tempête me jettée en ces lieux , je dois être sacrifiée à Neptune. Son discours paroïssoit si peu sensé , qu'on avoit pitié d'elle , & qu'on ne la croyoit pas.

Dès qu'il fut jour au Palais du Sacrificateur , Cloé s'y présenta ; Altamar en la voyant se sentit frapper



d'un trait invisible , l'amour entra dans son cœur ; il vint au-devant de Cloé , Madame , lui dit-il , qui que vous soyez , Déesse , ou mortelle ; ordonnez de tout ce qui dépend de moi , & de moi-même , l'amour vous rend ma Souveraine , parlez , que desirez-vous ? la mort , répond Cloé. Je suis une victime dûe à Neptune , des desirs criminels vous feroient-ils violer vos loix. Ah ! je m'immolerois plutôt moi-même !

Votre raison est égarée , répond Altamar d'un air aussi attendri qu'étonné ; vous n'êtes point dans le cas de subir la Loi. Les Dieux loin de vous poursuivre , vous conduisent à moi pour vous sauver , & qui peut mieux s'intéresser à votre conservation , qu'un Amant qu'ils viennent d'enflammer pour vous ?

Cloé, n'écoutoit Altamar qu'avec le plus vif dépit, il éclatoit dans ses regards, la colere bouillonneit autour de son cœur, & lui ôtoit l'usage de la parole : Altamar tâchoit par ses discours de calmer Cloé, lorsqu'on vint l'appeller pour faire un sacrifice : Cloé vouloit suivre Altamar ; mais il ordonna qu'on la conduisit auprès de la Princesse Marcille.

Cette Princesse étoit mere d'Altamar, elle combla Cloé d'éloges & de caresses ; on se fert ordinairement de ces moyens pour consoler les femmes. Mais Cloé étoit trop affligée pour qu'ils pussent faire quelque effet sur son ame. La voix de l'amour propre se fait entendre aux foibles passions, elles les gouverne, mais avec les passions extrêmes elle se tait.

Cloé avoit compté qu'une prompte mort , l'a délivreroit de l'idée d'être séparée d'Agenor & d'Ismene. Il est plus facile de mourir que de supporter le poid d'un cruel malheur ; mais les hommes sont si souvent malheureux , qu'ils devroient apprendre à l'être avec fermeté ; beaucoup s'en font une étude , peu y réussissent ; quelques Philosophes ont sçu souffrir , parce que plus notre esprit est exempt de préjugés , moins notre cœur a de foiblesse.

Altamar cependant revient à son Palais , il court à l'appartement de sa mere. Le trouble , la frayeur étoient peints dans ses yeux. Que vous est-il arrivé mon fils , s'écrie Marcille en le voyant ? Altamar ne peut répondre ; mais bientôt le plaisir de voir Cloé , calme son agita-

tion ; Madame , dit-il , enfin à Mar-  
cille , sans la puissante protection  
des Dieux vous n'auriez plus de  
fils , apprenez le péril que j'ai  
couru

J'ai quitté ce matin Cloé . on m'at-  
tendoit pour sacrifier des Etrangers ,  
dont le Vaisseau s'étoit brisé la nuit  
dernière contre notre Isle. On m'a  
présenté trois hommes , & deux jeu-  
nes filles , je les ai immolés , je ve-  
nois de faire jeter leurs corps dans  
la Mer , leurs entrailles brûloient  
sur l'Autel , & j'attendois que le  
sacrifice fût consommé ; lorsqu'un  
jeune homme a percé la foule , il a  
couru à moi , & d'un ton menaçant,  
il m'a dit , tu viens barbare de me  
ravir tout ce que j'aimois ; péris , &  
que ton sang venge celui que tu  
viens de répandre. A ces mots il

m'arrache le couteau sacré, il veut le plonger dans mon sein, la fureur qu'il anime l'aveugle; j'évite le coup, le malheureux chancelle, & tombe au pied de l'Autel. Son attentat suffisoit pour sa condamnation, il nous apprend encore qu'il est étranger, & que la tempête l'a jetté dans notre Ile.

Je me prépare à lui donner la mort; mais écoutez l'événement le plus extraordinaire. Mirril arrive; ses cris, ses pleurs lui ouvrent un chemin jusqu'à moi, elle retient mon bras, elle se jette sur le jeune homme qui alloit tomber sous mes coups, elle l'embrasse: mon fils, lui dit-elle, mon cher Agenor, tu as voulu que ton infortunée mère éprouvât deux fois l'horreur du plus cruel spectacle; c'est à cet Autel funeste que j'ai vû



immoler mon Epoux ; & c'est à cet Autel que mon fils vient se faire égorger à mes yeux. O vous ! a continué Mirril , en s'adressant au peuple, si vous connoissez l'humanité , & la pitié , sauvez mon fils ! je m'offre à mourir pour lui ; une victime peut être rachetée par une autre victime , laissez-vous toucher à mes larmes , accordez-moi ma priere ? vous ne pouvez mieux me témoigner votre reconnaissance ; chacun de vous me doit les jours d'un objet chéri ; j'ai rendu l'Epoux à l'Epouse , le fils à la mere, me priveriez-vous d'un fils unique que les Dieux m'ont miraculeusement rendu !

Le discours de Mirril fit l'effet qu'elle en attendoit : le peuple ému accourt , ils disent que Mirril ne peut mourir pour Agenor , parce

que  
bitan  
rend  
Age  
ven  
me  
mes  
duin  
j'ap  
rive  
priv  
cité  
pou  
de  
just  
d'in  
la f  
à c  
no  
pri  
ter

que la Loi défend d'immoler les habitans du Pays, mais qu'il faut lui rendre son fils; ils veulent enlever Agenor; sa jeunesse & sa beauté achèvent d'intéresser pour lui, elles ne me touchent point. Je fais avancer mes Gardes, je leur ordonne de conduire Agenor au Roi, Mirril le fuit, j'apprends au Roi ce qui vient d'arriver; j'ajoute que Mirril, pour me priver du rang que j'occupe, a suscité un fourbe qu'elle fait passer pour son fils, & à qui elle a ordonné de me tuer. Mirril veut en vain se justifier, le Roi traite ses discours d'imposture: enfin n'osant marquer la faveur qu'il m'accorde, il a remis à demain à décider du sort d'Agenor; Mirril a suivi son fils dans la prison, elle ne veut point le quitter.

Lorsque j'ai été seul avec le Roi, il m'a rassuré & m'a promis qu'Agenor seroit condamné. Je dois, m'a-t-il dit, empêcher le peuple de se révolter, il faut paroître examiner les raisons de Mirril; mais demain je déciderai qu'Agenor est un imposteur, & je vous délivrerai d'un Rival d'autant plus redoutable qu'il est peut-être fils de Mirril. Les promesses du Roi m'ont un peu calmé, mais un noir pressentiment me fait craindre des malheurs que je ne prévois pas, ainsi parla Altamar.

Il seroit difficile de peindre l'étonnement de Cloé, une foule de sentimens différens s'étoient succédés dans son ame, ses agitations confirmerent l'idée qu'on avoit pris d'elle, l'aliénation de son esprit parut certaine.

L'infortunée Cloé étoit hors d'elle-même , elle ne pouvoit comprendre ce qui avoit causé le désespoir d'Agenor, & pour quoi il avoit quitté Ismene. Agenor, disoit-elle, auroit-il été touché de mon amour , la pitié l'auroit-elle attendri ! m'auroit-il suivi pour me dérober à la mort ! Espoir flatteur , poursuivoit-elle , n'entre point dans mon ame ! la raison doit t'en chasser. Ah ! c'est plutôt l'amitié d'Ismene qui a exposé les jours d'Agenor , son Amant a voulu me sauver , ou me venger pour lui plaire.

Cloé faisoit ces réflexions en écoutant Altamar ; l'esprit, les sens, le cœur tout est occupé à la fois , lorsqu'on nous parle d'un objet tendrement aimé , l'amour augmente la vivacité de nos facultés & de nos

organes , il nous rend tout âme.

Le nouveau malheur qu'éprouvoit Cloé l'auroit accablée , si elle n'avoit compris par le discours d'Altamar qu'elle pourroit sauver Agenor , malgré l'émotion de son cœur , Cloé prit un air tranquille ; l'amour non seulement peut tout vaincre , mais il peut être vainqueur de lui-même.

Cloé avoit remarqué qu'on la croyoit insensée , elle parut revenir à elle , & demanda qui l'avoit amené dans le Palais d'Altamar ; elle affecta une surprise extrême lorsqu'on lui apprit les démarches qu'elle avoit faites. Enfin elle augmenta par ses discours l'amour d'Altamar , & fit naître l'espoir dans son âme.

Altamar s'occupoit tantôt à satisfaire à son amour & tantôt à sa haine ;



le tems qu'il n'employoit pas à être auprès de Cloé, à tâcher de lui plaire, il l'employoit à perdre Agenor.

Le jour commençoit à peine à paroître, Altamar se hâte de se lever, il est impatient d'entendre l'injuste jugement du Roi. Il veut cependant voir Cloé avant que de sortir de son Palais, Cloé l'attendoit pour recueillir le fruit d'une dissimulation qui lui avoit déjà trop coûté.

La situation où étoit Cloé, lui rendoit la ruse, la tromperie même permise. Dans un péril extrême nous nous servons de tout ce qui peut nous sauver, les femmes employent le pouvoir de leurs attraits, ce sont les armes que la nature leur a données.

Seigneur, dit Cloé à Altamar, allez-vous encore exposer vos jours?

cette idée me fait trembler ! Hélas ; pourquoi me sont-ils devenus précieux ! Altamar , charmé des tendres alarmes de Cloé , l'assura qu'il ne courroit aucun péril , & qu'il alloit assister au jugement du Roi qui devoit lui être favorable.

Vous n'allez pas à vos funestes sacrifices , reprit Cloé ? eh bien , Seigneur, conduisez-moi avec vous, j'aurai le plaisir d'entendre condamner votre ennemi ; je vous quitterai quand vous irez à l'Autel , je ne pourrois soutenir la vue des barbares spectacles que vous y donnez.

L'amour aveugle les plus éclairés : les paroles de l'objet aimé ont un charme dont on ne peut se défendre : enfin on croit aisément ce qu'on desire avec ardeur. Altamar , flatté du dessein de Cloé, prie Marcille de

la conduire au Palais du Roi, il s'y rend aussi; le peuple étoit assemblé & attendoit en tremblant un Arrêt qui intéressoit tous les cœurs.

Le Roi se fait amener Agenor; il ordonne secrètement qu'on empêche Mirril de le suivre. Agenor paroît, il est condamné: on alloit exécuter ce cruel Arrêt, personne n'osoit s'y opposer. Le Roi avoit fait un discours qui avoit persuadé ou intimidé tous les esprits. Arrêtez, s'écrie Cloé, qu'Agenor ne meure point, je m'offre à mourir pour lui, je suis étrangere, je puis remplir la condition de la Loi.

A ces mots, un murmure confus s'élève, les uns louent Cloé, les autres la plaignent: les Partisans de Mirril disent qu'il faut, à quelque prix que ce soit, sauver le sang de leurs Rois.

Agenor étonné, confus, pénétré de la générosité de Cloé, ne peut s'exprimer. Il conjure enfin le Roi de ne pas accepter l'offre de Cloé, il remercie avec transport son Amante.

Le Roi ne peut se faire entendre, il fait ramener Agenor en prison ; il est obligé, pour appaiser l'émeute, d'y faire aussi conduire Cloé, & de jurer qu'il sauvera Agenor si Cloé peut être sacrifiée pour lui. Il ajoute qu'il faudra examiner si Cloé est à elle-même, mais que si sa raison est altérée, la Loi ne permet pas qu'on l'immole.

Cloé, renfermée dans la prison, se rappelle tous ses malheurs ; ce qu'elle avoit souffert en Perse se retrace à son esprit, & y ramene le souvenir d'Arfés. L'idée qu'Arfés avoit peut-

être expiré dans les lieux où elle étoit , vient la tourmenter , & trouve place parmi les autres peines qui l'accablent.

Cloé avoit demeuré tout le jour livrée à elle-même : la nuit s'avançoit à grand pas , lorsqu'elle entend ouvrir la porte de sa prison ; on vient à elle. Cloé éperdue & tremblante reconnoît Altamar ; elle veut s'écrier , Altamar l'en empêche , & la fait saisir par deux Esclaves. La prison étoit au bord de la Mer , les Esclaves portent Cloé dans une barque , Altamar y entre aussi ; on s'éloigne avec vitesse de l'Isle , Altamar permet alors à Cloé de parler , elle se livre à la douleur & à la colere. Altamar n'oublie rien pour l'appaiser , il assure Cloé qu'Agenor ne mourra point ; Cloé n'ose



le croire , mais elle craint de l'irriter & de s'exposer à quelque insulte.

La barque cependant arrive à une petite Isle ; Altamar conduit Cloé à un Palais superbe , il la laisse reposer , après l'avoir entourée d'Esclaves pour la garder : l'abatement où étoit Cloé la livra au sommeil , & suspendit ses douleurs. La Nature , mere attentive , a mis dans tous nos besoins un soulagement à nos peines.

Cloé en s'éveillant reprend le sentiment de ses malheurs : Altamar vient encore les augmenter , quoiqu'il affecte un air respectueux , Cloé ne le hait & ne le craint pas moins ; Altamar fait de légers reproches à Cloé sur la tromperie qu'elle lui avoit faite ; il passe mal-

gré elle la journée à l'entretenir de son amour ; il l'invite le soir à descendre dans le Jardin , pour jouir de la fraîcheur qui se répandoit dans les airs ; Cloé y consent , elle espère que quelque occasion favorable lui fournira des moyens pour s'enfuir : on se flatte ordinairement de ce que l'on souhaite.

Altamar cependant ne songeoit qu'à satisfaire ses desirs , & à se venger en même tems de Cloé , les passions les plus contraires s'accordent entr'elles dans l'ame des méchans. Altamar conduit Cloé dans l'endroit le plus réculé du jardin : Cloé occupée de ses propres desseins , ne s'aperçoit de ceux d'Altamar qu'aux transports injurieux dont elle va devenir la proie , ses cris , ses plaintes ne touchent point Altamar ; mais un

plus puissant secours vient la sauver. Cloé ne cherchoit plus qu'à se donner la mort , lorsque l'objet de son amour , l'arrache à celui de sa haine. Agenor fond sur Altamar , il l'attaque avec une valeur prodigieuse , Altamar étonné se défend avec fureur ; mais il tombe sous les coups d'Agenor , & vomit avec son sang son ame criminelle.

Cloé court à son défenseur , elle le voit blessé & sanglant ; dès qu'elle avoit vu Agenor combattre Altamar , elle avoit oublié le péril qui la menaçoit , pour ne songer qu'à celui où étoit son Amant. Elle tâche d'arrêter le sang d'Agenor ; son cœur fuit sa main tremblante , dans le trouble où elle est , elle veut conduire Agenor au Palais de Zatime , elle ne pense pas qu'en voulant le secourir elle le perdrait.

Agenor connoit mieux qu'elle le danger : suivez - moi , dit - il , à Cloé , sauvons-nous , le Ciel nous fera peut - être retrouver Ismene , conservons des jours qu'il protège , cherchons à nous mettre en sûreté ; ces lieux nous seroient funestes.

Agenor & Cloé sortent du jardin ; ils errent sur le bord de la Mer , ils apperçoivent un Vaisseau , ils y courent ; ils apprennent qu'il appartient à des Grecs , & que celui qui en est le maître est allé voir l'Isle ; ils demandent à être reçus à bord , l'état où est Agenor , les prieres de Cloé leur font obtenir ce qu'ils desirerent , on les conduit dans une chambre , on met le premier appareil aux blessures d'Agenor , on ne les trouve point dangereuses.

Lorsque Cloé est seule avec Agenor , il la prie de s'affoir auprès de lui , & lui parle ainsi.

Que je suis heureux , Madame , d'avoir pû vous secourir ! que ne vous devois-je pas , tout mon sang n'auroit pû payer ce que vous aviez fait pour moi ; mais vous avez sans doute été surprise , lorsque vous m'avez vû paroître pour vous défendre , la situation où vous m'aviez laissé ne devoit pas vous le faire espérer , écoutez de quel moyen le Ciel s'est servi pour nous sauver tous les deux.

Agenor raconte alors à Cloé sa surprise & sa douleur , lorsqu'il avoit trouvé sa lettre & celle d'Ismene , comment après être arrivé à l'Autel de Neptune , il avoit cru que les deux jeunes filles qu'on venoit d'im-



moler étoient Cloé & Ifmene, & poursuivant son récit jusqu'à l'endroit où Cloé l'avoit sauvé d'une mort cruelle : vous sçavez, Madame, continua-t-il, que lorsque votre tendre générosité eut suspendu l'arrêt qu'on avoit prononcé contre moi, on me conduisit en prison, j'y attendois à chaque instant le coup mortel, & je l'attendois sans crainte, je le desirois même afin de sauver des jours que je ne voulois point voir sacrifier pour moi.

Déjà la nuit étoit au milieu de sa course, lorsqu'un jeune homme entra dans ma prison ; sa physionomie heureuse, son air n'annonçoit rien de funeste ; il s'approche de moi, il étoit ému : Seigneur, me dit-il, en m'ôtant les chaînes qui m'accabloient, je m'intéresse à votre sort,

je viens vous sauver , une barque vous attend , vous serez conduit dans une des Isles voisines; voilà une Lettre que vous donnerez à la Princesse Zatime qui gouverne cette Isle , elle pourvoira à votre sûreté.

Le ton avec lequel l'inconnu avoit prononcé ces paroles , inspiroit la confiance , je ne doutois point de sa bonne volonté ; mais je ne pouvois me résoudre d'en profiter. Seigneur, lui dis-je , la vie m'est odieuse , j'ai perdu ce que j'aimois : & quand même je serois heureux je ne dois point éviter la mort , ma fuite exposeroit les jours de la généreuse Cloé , on veut une victime , c'est moi qui dois l'être ; mais je n'en suis pas moins sensible à ce que vous voulez faire pour moi , daignez m'apprendre à qui je dois les sentimens de la plus vive reconnoissance.

Pendant que je parlois ainsi , l'inconnu soupiroit, je vis même des larmes prêtes à s'échapper de ses yeux ; il demeura quelques momens sans me répondre , il me regardoit avec attention , il me dit enfin , Seigneur , on me nomme Orcil , je suis peu connu en ces lieux , je vois avec horreur les cruautés qu'on y exerce , votre malheureux sort à excité en moi des sentimens dont je serai bien payé si vous voulez accepter mon secours , ne vous allarmez point pour Ismene , elle n'a pas été sacrifiée , j'ai lieu de croire qu'elle est retournée dans sa patrie , il faut espérer que les Dieux vous la rendront ; à l'égard de Cloé le Roi l'a sauvée , elle est en sûreté.

J'avois de la peine à croire ce que me disoit Orcil , mon cœur nageoit

entre l'espérance & la crainte : Orcil me persuade enfin , je le suis , il étoit entouré de plusieurs Esclaves , il me conduit jusqu'au bord de la mer , j'entre dans la barque qu'il m'avoit destinée , il m'embrasse avec un faiblessement qui me surprit , il ordonne à ceux qui conduisent la barque de s'éloigner ; on lui obéit.

Nous arrivâmes avant le jour à l'Isle , & au Palais où je vous ai trouvé , on me présenta à la Princesse Zatime. Elle lût la Lettre que je lui portois , & me regardant avec bonté, foyez assuré de ma protection, Agenor , me dit-elle , j'aurai tous les égards que je dois à la recommandation de la Reine ma sœur ; mais j'ai bien des mesures à garder ; Altamar est ici avec Cloé , ma sœur ignoroit sans doute ce contre-tems ; si Alta-

mar vous voyoit nous serions tous perdus , un Vaisseau est arrêté depuis deux jours devant notre Isle , vous vous y embarquerez lorsque j'aurai parlé à celui qui en est le maître , je vais cependant vous faire conduire dans un appartement qui est au bout de mes jardins ; vous pourrez de-là passer facilement sur le Vaisseau.

Après avoir témoigné ma reconnaissance à Zatime ; je la conjurai de m'apprendre le sort que l'on vous destinoit , elle me répondit qu'elle l'ignoroit ; mais qu'elle tâcheroit d'empêcher qu'on ne vous fît aucune violence.

On me conduisit ensuite à l'endroit que m'avoit destiné Zatime , j'y passai tout le jour , j'ai entendu vos cris lorsque vous vous défendiez des



fiureurs d'Altamar , je vous en ai délivrée , j'ai puni votre indigne Amant.

Quel Amant ! s'écria Cloé , & que l'amour me traite avec rigueur ! ah ! puisque ce Dieu cruel n'a pas voulu enflammer pour moi le seul objet que je pouvois aimer , qu'il m'épargne des transports odieux ; nul autre qu'Agenor ne sauroit me plaire , l'aimable , l'infortuné Arfès n'a pû y réussir , son amour , sa vertu , ses charmes , mon amitié pour lui , tout m'a persuadée , que rien ne pouvoit vaincre ma passion & ma constance ; que vous avez causé de tourmens à mon cœur , ingrat , depuis le moment fatal. . . . mais que dis-je , hélas ! je suis hors de moi-même. Non , Agenor vous n'êtes point coupable ! on ne dispose pas  
de

de son cœur comme on veut, je ne  
 dois m'en prendre qu'à ma funeste  
 passion ; elle m'avoit séduite. Sou-  
 venez-vous de ce jour où vous re-  
 çûtes de ma main le prix de la course,  
 c'étoit pendant les jeux que Léostene  
 donnoit en l'honneur de Pallas, vous  
 me parûtes aussi tendre que char-  
 mant ; l'amour vous livra mon cœur,  
 & je crus voir dans vos discours  
 éclater les mêmes feux dont je brû-  
 lois ; vos soins , vos attentions pour  
 moi , augmentèrent mon erreur :  
 ah ! devois-je présumer que vous  
 prétendiez me rendre favorable à  
 votre amour pour Ismene ! Oui,  
 c'étoit-là sans doute votre intention,  
 mais Ismene, qui lisoit dans mon ame,  
 devoit-elle me faire un mystère de ses  
 sentimens , n'a-t-elle pas blessé les  
 droits de l'amitié. . . ? Ciel quel est

mon égarement ! je condamne une amie qui m'a sacrifié non-seulement son amour , sa vie , mais encore un Amant aimé ? Agenor , excusez mon trouble & ma foiblesse !

Cloé , après ces mots , demeura quelques momens dans un profond silence ; Agenor n'interrompoit point sa rêverie , troublé & interdit , il ne pouvoit lui parler : elle reprit enfin d'un ton plus tranquille , vous avez raison , Agenor , d'espérer que nous retrouverons Ismene , les Dieux sont trop justes pour ne pas la protéger & la rendre à nos vœux ; ne vous ont-ils pas arraché à une mort qui vous paroïssoit certaine ? Ah ! que je me plaindrois d'eux d'avoir eu les mêmes soins de mes jours ! si ces jours infortunés n'avoient pas servi à sauver les vôtres ; il est encore un bien.

fait du Ciel auquel je ne saurois être assez sensible ; il s'est servi de vous pour conserver mon honneur , n'attendez point cependant que je vous en témoigne toute ma reconnoissance, je me défie trop de mon cœur, mais vous ne pouvez le soupçonner d'ingratitude, & comment ne ressentirois-je pas ce que vous avez fait pour moi ! J'aime cet Orcil qui vous a sauvé , je m'intéresse vivement à son sort , je voudrois le connoître . . .

Vous connoîtriez , interrompit Agenor , le mortel le plus aimable ; il ma inspiré une amitié vive , & le bien qu'il m'a fait , a moins agi sur mon ame , que l'estime & l'inclination qu'il y a fait naître.

Agenor alloit continuer ; mais Cloé, picquée de ce qu'il ne l'avoit interrompue que pour parler d'Orcil,

voulut se retirer ; elle conseilla à Agenor de prendre quelques momens de repos ; elle alloit s'éloigner, Agenor la retint : que vous ai-je fait, Madame, s'écria-t-il, pour m'abandonner ainsi ? demeurez je vous en conjure, vous me désesperez.

Cloé étonnée du transport avec lequel Agenor avoit prononcé ces mots, s'assit encore auprès de lui ; de vives agitations s'éleverent alors dans son cœur ; son amour augmentoit à chaque instant, elle en étoit allarmée ; mais elle s'excusoit à ses propres yeux en mettant la moitié de ce qu'elle ressentoit sur le compte de la reconnoissance.

Agenor devoit à son tour la vie à Cloé : Cloé étoit belle, il l'entendoit soupirer, il sçavoit combien il étoit aimé, il avoit été pénétré de



ses discours : il n'en faut pas tant pour attendrir un cœur bien fait & sensible.

Agenor de la reconnoissance passe bien-tôt à un sentiment plus vif, ses yeux répondent à ceux de Cloé, il prend la main de Cloé, il la serre dans les siennes ; Cloé éprouve un saisissement jusqu'alors inconnu pour elle ; mais elle en voit bien-tôt le danger. Agenor, dit-elle, de quelle cruelle douceur remplissez-vous mon ame : vous flattez mon amour, je payerai cher mon bonheur ; votre cœur est à Ismene, je ne puis, ni ne dois vouloir le lui enlever : ô Dieux ! faites-moi mourir dans ces momens délicieux dont je jouis !

Agenor ne répondoit à Cloé que par des soupirs ; lorsqu'un cri perçant se fait entendre dans la Chambre pro-

chaine : Cloé reconnoit aussi-tôt la voix de son Amie , Agenor celle de son Amante ; ils veulent tous deux courir à Ismene , Cloé dévance Agenor , elle embrasse Ismene , elle l'accable de caresses , elle ne remarque point le trouble & la tristesse d'Ismene , mais elle s'apperçoit qu'Agenor n'a point suivi ses pas , elle en est allarmée , je crains pour Agenor , dit-elle , à Ismene , il est blessé , l'émotion que vient de lui causer le bonheur de vous retrouver lui aura peut-être été fatale. Allons à lui , Ismene se laisse entraîner ; son silence auroit dû surprendre Cloé , mais elle étoit trop agitée pour y faire attention.

Cloé & Ismene s'approchent d'Agenor , elles le trouvent nageant dans son sang , quel spectacle pour elles

Cloé veut appeller du secours, Ismene l'en empêche : qu'allez-vous faire, dit-elle à Cloé ? secourons nous-mêmes Agenor, nous reculerons sa perte de quelques instans. Elles arrêtent le sang qui coule des blessures d'Agenor ; elles bandent ses playes, Cloé ne songe point qu'Agenor ne va plus être occupé que de sa Rivale, cette Rivale est sa plus tendre Amie. L'amitié qu'Ismene a pour Cloé lui fait pardonner à son Amant les apparences d'infidélité qu'elle a vûes, mais elle est vivement allarmée du danger où il est.

Agenor n'est pas moins faisi, il est tourmenté par la crainte d'avoir donné à Ismene des soupçons sur sa constance ; il n'a point été le maître des sentimens de pitié, de re-

connoissance , de tendresse même qui l'ont emporté vers Cloé , mais il sent qu'il mourroit s'il perdoit Ismene ; il n'ose s'expliquer devant Cloé , il se tait.

Agenor , lui dit Ismene , pourquoi ce trouble & cette confusion que je lis dans vos yeux ? Craignez - vous de me déplaire en aimant Cloé ! non , les Dieux sçavent combien de vœux ardens je leur ai adressés pour le bonheur de mon Amie ; il m'en coûtera le mien , mais que ne puis-je pas sacrifier , quand j'immolois mes jours. Vous avez dû voir dans ma Lettre la résolution que j'avois prise de me présenter pour servir de victime à Neptune. J'avois descendu de la montagne , & je suivais le chemin qui conduisoit à la Ville , lorsqu'un homme , qui dans une barque cô-

toyoit le rivage , s'arrête pour me regarder , son attention me devient importune ; je veux m'éloigner , mais il saute légèrement dans l'Isle , & courant à moi il me saisit : infâme , me dit-il , c'est donc en ces lieux que je te retrouve ? qu'as-tu fait de ton lâche ravisseur ? que je lave dans son sang la honte dont il couvre mon front : où est Agenor ?

A ces mots , interdite & tremblante , j'ai regardé celui qui me parloit ainsi , j'ai reconnu Lycidas mon frere. Seigneur , lui ai-je dit , votre haine pour Agénor vous persuade qu'il est coupable , il ne l'est point. Des Pirates m'enleverent , leur Vaisseau a péri contre le rocher qui borde une partie de cette Isle ; les Dieux m'ont sauvée , ils m'ont aussi garantie de toute insulte. Je ne vous



ferai point rougir ! quant à Agenor, j'ignore son destin.

Lycidas s'est un peu apaisé : Ismene, m'a-t-il dit, si la vérité est dans votre bouche, vous devez vous estimer heureuse de m'avoir rencontré ; si vous m'en imposez, le Ciel sçaura joindre la punition de vos mensonges à celle de vos crimes : suivez-moi.

J'entre dans la barque avec Lycidas, elle a bientôt joint un Vaisseau. Lycidas m'apprend que ce Vaisseau lui appartient, & que les vents l'ont poussé contre l'Isle. J'espère, continue-t-il, que nous pourrons lever l'ancre aujourd'hui, & reprendre la route de Grece. Je vous conduirai à Athenes, je n'avois point compté d'y retourner sitôt, vous sçavez que j'avois résolu de m'éloi-

gner de ma Patrie , irrité de l'injustice que l'on avoit faite à mon pere. Vous n'ignorez pas aussi que les Athéniens n'auroient jamais banni Megacles , après toutes les victoires qu'il avoit remportées pour eux , si l'indigne Démophon n'avoit prévenu & gagné le peuple contre lui.

Lorsque vous nous fûtes ravie , nous nous crûmes insultés par le fils , après l'avoir été par le pere. L'attentat d'Agenor nous parut certain ; depuis long-tems je m'appercevois de l'amour dont il brûloit pour vous , je pensai que l'absence d'Agenor étoit concertée pour vous enlever impunément.

Je promis à ma mere , en partant d'Athenes , de nous venger si je retrouvois Agenor : venez , Ismene , venez détromper Chélonide & la

consoler dans ses malheurs.

Je ne pouvois entendre mon frere, sans trembler pour Agenor. Si Agenor n'écoutant que son amour, disois-je, avoit voulu me suivre, s'il avoit appris que Lycidas m'a conduite ici, il viendrait, au péril de ses jours, me retrouver, & sa perte seroit infaillible! Je desirois avec ardeur que le Vaisseau de mon frere quittât l'Isle. Dieux! qu'il en coûte pour s'éloigner de tout ce qu'on aime! il m'en coûtoit moins pour courir au trépas!

Mille autres alarmes me mettoient hors de moi! Je ne pouvois songer aux transports d'Agenor & à la douleur de Cloé, lorsqu'ils apprendroient ma résolution, sans être accablée du plus mortel chagrin, j'en craignois des suites funestes,

que l'agitation , avec laquelle je m'étois déterminée , m'avoit empêché de prévoir. Il faudroit que les Mortels ne connussent jamais la raison & la prudence , ou qu'ils ne les oubliassent jamais , ils seroient exposés à moins de repentir. Je me disois , pour me calmer , l'amour consolera Cloé , & peut-être Agenor ; j'ai vû que je ne m'étois pas trompée.

Notre Pilote ayant craint le mauvais tems , s'est mis à couvert dans le Port de cette Isle , mon frere a voulu la parcourir aujourd'hui ; je l'ai suivi. La nuit nous ramenoit ici , lorsqu'on a dit à Lycidas que la Princesse Zatime vouloit lui parler , il m'a ordonné de le devancer en ces lieux. Je suis entrée dans ma chambre , j'ai entendu une voix

qu'il m'a semblé reconnoître ; j'ai été attentive, j'ai apperçu une ouverture que formoient des planches mal jointes ; j'ai regardé, je vous ai vû, le cri qui m'a échappé a moins été un mouvement de jalousie que de surprise, ou plutôt un transport de douleur du péril où vous êtes venu vous précipiter, mon frere croira que vous m'aviez enlevée : quel Dieu pourra vous garantir de sa colere !

Dites, répond Agenor, quel Dieu m'y livrera bientôt, un prompt trépas est tout ce que je desire. N'étoit-ce pas assez, Ismene, de m'avoir abandonné, d'avoir préféré une mort cruelle à un Amant qui vous adore ? Vous doutez de mon amour, vous m'avez vû sensible pour Cloé, je lui dois plus qu'à vous : vous m'avez plon-



gè le poignard dans le sein par la  
cruelle résolution que vous aviez  
prise, & Cloé m'a arraché à la mort.

Agenor apprit alors à Ismene tout  
ce qui étoit arrivé à Cloé, Ismene  
l'écoutoit, baissoit les yeux, elle  
étoit mortellement affligée d'avoir  
laissé entrevoir une sensibilité dont  
elle n'avoit point été maitresse, mais  
que son amitié pour Cloé désavouoit.  
Agenor ne lui paroissant plus infi-  
dèle, elle revenoit à desirer qu'il le  
fût; tout ce qu'avoit fait Cloé lui  
sembloit mériter plus que jamais ce  
sacrifice. On est peu d'accord avec  
soi-même lorsqu'il faut combattre  
une passion aussi violente que l'a-  
mour; mais dans le cœur de la ver-  
tueuse Ismene l'amitié l'emportoit  
toujours. La douleur d'Agenor & de  
Cloé venoit encore augmenter celle

d'Ismene : Agenor étoit réduit à un désespoir d'autant plus à craindre que la situation , où il étoit , demandoit plus de fermeté & de courage : Cloé répandoit des larmes causées autant par le déplaisir qu'elle avoit donné à Ismene , que par les discours & l'amour d'Agenor.

Tandis qu'Ismene, Agenor & Cloé sont dans cet état cruel , la voix de Lycidas se fait entendre : Ismene effrayée n'a qu'un moment pour s'approcher d'Agenor ; mon cher Agenor , lui dit-elle en l'embrassant , n'abandonnez pas le soin de vos jours, si vous voulez que je vive. L'amitié , l'amour nous unissent tous les trois ; promettons de ne pas redoubler mutuellement nos malheurs , vivons , supportons nos maux. Le Ciel trouvera peut-être quelque moyen  
pour

pour les adoucir ! Je crois que vos blessures, continua-t-elle en parlant à Agenor, empêcheront mon frere de se porter à des extrêmités funestes contre vous ; il est violent , mais il est généreux ; vos jours seront en sûreté , si vous voulez les conserver. Agenor consentit avec peine à promettre à Ismene ce qu'elle desiroit de lui , & ce ne fut qu'après lui avoir fait faire la même promesse , & l'avoir arrachée à Cloé.

Cette scène douloureuse étoit à peine finie que Lycidas entre dans la chambre d'Agenor, sa fureur étinceloit dans ses yeux : c'est donc ainsi, dit-il à Ismene , que vous m'avez trompé ; vous ignoriez , disiez-vous, le destin d'Agenor : j'ai tout appris de la Princesse Zatime , elle m'a raconté l'histoire de vos indignes

*II. Partie.*

**L**

amours ; elle vouloit , sans le sçavoir , me livrer mon ennemi , il ne pouvoit échapper à ma vengeance : les justes Dieux l'ont conduit sur ce Vaisseau. L'état où je te vois m'empêche de te punir , continua Lycidas en s'adressant à Agenor , je suis ta partie & non pas ton bourreau. Mais , que dis-je , pourrois-je honorer d'un combat contre moi un infâme ravisseur ! non , je te conduirai à Athenes ; je me plaindrai de ton attentat , & ton pere ne pourra plus par ses brigues corrompre la Justice , la honte de sa famille vengera la mienne.

Je ne crains ni la mort ni tes menaces , répond Agenor : tout autre que le frere d'Ismene devoit trembler de me laisser une vie , qui le feroit un jour repentir de n'avoir pas

profité de l'avantage qu'il avoit sur moi. J'aime ta sœur, mais je ne l'ai point enlevée : je sçaurai me justifier de tes outrageantes accusations ; mon innocence & la vertu d'Ismené seront reconnues.

Lycidas ne répliqua rien à Agenor ; il emmène Ismené & Cloé, il accable sa sœur de reproches, il donne des Gardes à Agenor. Cloé pour l'apaiser, lui dit en vain qu'Agenor n'est point fils de Démophon, Lycidas ne voit dans ce que lui dit Cloé qu'une imposture que son amour pour Agenor lui suggère.

La colere nous aveugle ; c'est la passion la plus dangereuse, la moins agréable, & que nous pouvons le moins dompter lorsqu'elle est parvenue à un certain excès, l'avilissement où elle nous met devoit nous



en garantir ; mais l'homme a-t-il une juste honte lorsqu'il faut l'avoir ? que nous plaçons mal ce sentiment , la nature nous l'a donné pour être vertueux , il nous rend presque toujours criminels.

Le Vaisseau de Lycidas quitta enfin l'Isle ; la joye & l'espoir animoient tous les passagers : Cloé & Ismene s'affligeoient ensemble des maux que souffroit Agenor ; elles étoient attentives à lui procurer tous les secours qui dépendoient d'elles ; elles avoient l'art de se faire aimer & respecter , on leur obéissoit avec plus de plaisir qu'à Lycidas.

La bonne chere & le vin faisoient les plaisirs les plus touchans de Lycidas. Ismene & Cloé profitoient quelquefois du tems qu'il employoit à se satisfaire pour encourager & consoler Agenor.

Le Vaisseau étoit peu éloigné des Côtes d'Afrique lorsqu'il fut attaqué par des Pirates : la frayeur se répand parmi les passagers ; Lycidas s'arme , & court se défendre. Il étoit vaillant ; mais ceux qu'il avoit à combattre étoient en si grand nombre , qu'il alloit tomber sous leurs coups. Les ennemis avoient passé sur son Vaisseau , ils l'entouroient , & trouvoient dans ceux qui le défendoient une foible résistance. Ismene & Cloé courent à Agenor , il étoit guéri de ses blessures ; elles obligent ses Gardes de le laisser sortir : sauvez mon frere , lui dit Ismene , & garantissez-nous d'un cruel esclavage !

Agenor vole sur le tillac , il trouve Lycidas percé de coups , qui défendoit avec peine un reste de vie

qu'on lui alloit arracher : il écarte ses ennemis ; il lui fait un passage pour se retirer ; sa valeur ramene bientôt la victoire de son parti. Enfin après un long combat , il blesse à mort le Chef des Pirates , Cloé accourt, elle vient jouir de la gloire du vainqueur. Mais quelle est sa surprise , lorsque dans le vaincu elle voit le Capitaine Phénicien qui l'avoit abandonnée dans l'Isle avec Arsés. Le Phénicien la reconnoît , l'état où il est , ou peut-être l'impossibilité du crime le rendent à des sentimens de vertu.

Madame , dit-il à Cloé , pardonnez-moi les maux que je vous ai faits ; les Dieux m'en punissent ; vous trouverez dans mon Vaisseau les richesses que j'ai volé à votre époux : non content de ce larcin

odieux , je me suis fait Chef de Pirates , le Ciel me conduisoit ainsi d'abîme en abîme pour assurer ma perte & sa vengeance. Après ces mots , le Phénicien expira avec des apparences de repentir , qui ne servent souvent aux scélérats qu'à faire moins détester leur mémoire : on trompe les hommes , mais jamais la Justice Divine.

Ismene étoit auprès de Lycidas , & Lycidas pénétré de reconnoissance , souhaitoit avec passion de revoir Agenor. Son ame n'étoit plus remplie d'un cruel desir de vengeance ; un bienfait peut tout sur un cœur généreux. Agenor répondit aux marques d'amitié que lui donnoit Lycidas par des soins attentifs pour ses jours , il fit aborder le Vaisseau à la Ville la plus prochaine , ils y demeu-

rerent jusqu'au rétablissement de la santé de Lycidas.

Agenor étoit sans cesse avec Imene & Cloé ; & celles-ci fidèles à leurs promesses , cachotent avec soin leurs peines ; elles ne combattoient entr'elles que de sentimens d'amitié ; Agenor perdoit toujours à ces combats , & il étoit obligé de diffimuler son amour & de devorer ses chagrins , le souvenir de ceux qu'il caufoit à Mirril , son absence , venoient aussi le tourmenter.

On n'étoit plus qu'à deux journées d'Athenes , une tempête qui s'éleva pendant la nuit , vint faire craindre de nouveaux malheurs. Lorsqu'il fut jour le Pilote apperçoit une Isle qu'il reconnoît être celle de Cythere ; il entre aussi-tôt dans son Port , & s'y met à couvert des vents furieux



qui soulevoient les vagues.

Ah, ma chere Ismene, s'écria Cloé, que m'annonce cet événement ! Vous souvenez-vous de l'oracle que je reçu à Athenes au Temple de Venus ? Il m'ordonnoit d'aller sacrifier à l'Amour dans son Isle. Il semble que les Dieux nous y aient conduits ! Je vais obéir à leurs ordres : puissent-ils ôter de mon cœur l'amour que j'ai pour Agenor, afin que vous soyez heureuse ! votre bonheur est tout ce que je leur demande.

Ismene accompagne Cloé dans l'Isle, Agenor ne veut point les quitter ; ils laissent Lycidas dans le Vaisseau. Un doux pressentiment remplit leurs ames, ils vont au Temple, ils présentent des victimes, ils prient le Sacrificateur de consulter

les Dieux sur leur sort , ils en reçoivent cette réponse.

*Ismene & Cloé ont bravé l'Amour en faisant triompher l'Amitié : ce Dieu les puniroit sévèrement , si un cœur généreux & fidèle n'avoit obtenu leur pardon. Elles seront heureuses toutes les deux , Agenor partagera leur félicité.*

Cet Oracle parut obscur à Ismene & à Cloé. Le cœur généreux & fidèle c'est le mien , disoit Agenor , mais comment pouvons-nous être heureux tous les trois par l'amour ! L'effet de cette prédiction me paroît impossible ; il ne l'est point sans doute , disoit Cloé ! Quel plaisir les Dieux trouveroient-ils à se jouer des hommes , il leur est si facile de tromper leur crédulité ! L'amour ne peut-il rendre heureux

qu'en embrasant un cœur de ses flammes ! N'accorderoit-il pas un plus grand bienfait à une ame livrée à tous ses tourmens de lui rendre la liberté ; oui c'est-là ce que le Sacrificateur a voulu nous dire , cette espece de bonheur m'est réservée ; il me semble que je suis déjà plus tranquille.

Votre amitié , Cloé , me tend un piège , interrompit Ismene. Ah , qu'il faudroit que je fusse assurée de votre indifférence pour Agenor , pour me résoudre de m'unir à lui !

Ismene , Cloé & Agenor parloient ainsi hors du Temple , ils se promenoient dans des bois consacrés à l'Amour.

Agenor , affligé des discours des deux Amies , les devançoit de quel-

ques pas ; le feu avec lequel elles parloient les empêchoit de voir le dépit de leur Amant , lorsqu'elles le virent courir avec transport à un homme qui paroissoit au fond d'une allée , & s'écrier , Orcil ! généreux Orcil ! que je suis heureux de vous revoir ! Les embrassemens réitérés d'Agenor cachoient Orcil à Cloé & à Ismene, elles approchent. Le trouble, la joye de Cloé peuvent-ils s'exprimer , lorsqu'elle reconnoît dans Orcil le fidèle Arsés ! La révolution subite que lui causent les différens sentimens qui l'agitent , la mettent hors d'elle-même. Ismene qui la soutient ne peut deviner ce qui l'émeut ainsi. Mais quel est son étonnement , lorsqu'elle la voit s'arracher de ses bras , & se précipiter dans ceux d'Arsés !

Les transports d'Arfés lui ôtent jusqu'au sentiment de son bonheur ! Le plaisir l'anéantit quelques momens , pour lui faire sentir plus vivement après son existence , Arfés serre Cloé dans ses bras ; le silence de tous les deux est plus touchant que tout ce qu'ils auroient pû dire. Ismene & Agenor les regardent , ils partagent leurs plaisirs.

Mirril vient augmenter l'attendrissement : Que de contentement après tant de traverses & de malheurs !

Arfés, disoit Cloé, c'est donc vous qui avez sauvé Agenor ! quelle ame !.... quel cœur !.... que je suis heureuse que le Ciel ait conservé vos jours !

Que d'alarmes cruelles, vous m'avez donné , mon cher fils , disoit à son tour Mirril ! Fasse le Ciel que



nous ne soyons plus séparés ! De tendres pleurs couloient des yeux de Mirril & de Cloé. Les larmes sont regardées comme le symbole de la douleur, mais elles sont souvent le plus doux épanchement de la joye.

Alcidor, c'est le nom du Sacrificateur du Temple de l'Amour, avoit conçu pour Mirril des sentimens d'estime & d'amitié : Mirril lui avoit fait un récit abrégé de son histoire & de celle d'Arfès. Il jugea, en apprenant le nom d'Ismene, de Cloé & d'Agenor, que les malheurs auxquels il prenoit un vif intérêt alloient finir ; il cherchoit Mirril & Arfès pour leur donner de si heureuses nouvelles, il les trouva réunis aux objets de leur tendresse, il les félicita, & les ayant prié de venir dans son Palais, il les y conduisit.

Le Palais d'Alcidor étoit orné par la main des Graces ; il touchoit au Temple de l'Amour , on y respiroit le même air ; nos Amans en furent embrasés. Alcidor se plaisoit à voir augmenter un trouble si agréable à son Dieu , mais il lui restoit le soin de travailler au bonheur de ce cœur généreux & fidèle qu'il avoit annoncé dans son oracle ; il alloit parler à Arfés , Cloé le prévint.

Arfés , dit-elle , par toutes les larmes que votre feint trépas m'a fait répandre , ne me différez pas le plaisir de sçavoir comment vous avez été sauvé. Je vais vous obéir , Madame , répondit Arfés.

Mirril vous a sans doute appris la visite qu'elle daigna me faire : quelque tems après qu'elle m'eut quitté , j'entendis ouvrir les portes

de ma prison ; la nuit étoit déjà avancée , je ne voyois point ; on s'approche de moi , on m'ôte mes chaînes , on me fait marcher long-tems dans l'obscurité ; la personne qui me conduisoit ne me parloit pas ; je ne lui faisois aucune question , je croyois aller au supplice : je revis enfin la lumière , on me fit entrer dans une chambre fort éclairée , & on m'y laissa seul après en avoir fermé la porte avec soin. Tout ce que je voyois autour de moi ne me présageoit rien de funeste : des meubles , dont le goût égaloit la magnificence , décoroient ma nouvelle demeure ; des peintures charmantes & voluptueuses l'ornoient. Mais je fus surpris de ne point y voir de fenêtres , & de ne plus retrouver la porte par laquelle j'étois entré , je la cherchai

chai inutilement ; je m'assis enfin sur un lit de repos , j'y apperçus un papier qu'on y avoit attaché , je le pris , & j'y lus ces mots :

*Arsès , l'Amour a brisé les indignes chaînes qui t'accabloient , ce Dieu te prépare les plus doux liens.* Je connus alors le sort qu'on me destinoit , j'en fus affligé ; la reconnoissance que je prévoyois qu'on exigeroit de moi , n'étoit plus en mon pouvoir : Venus elle-même n'auroit pu rendre mon cœur infidèle. Je réfléchissois sur mon aventure , lorsque je vis entrer dans ma chambre deux femmes voilées , je me levai aussitôt ; l'une d'elles s'assit sur le lit que je venois de quitter , & m'y fit placer , après m'avoir considéré quelque tems sans parler , elle ôta son voile , sa beauté étoit admirable.

Tout autre qu'un Amant , épris d'un autre objet , ne l'auroit pas vûe impunément.

Arsés , me dit-elle , vous devez être surpris de ce que l'on fait pour vous , vous le ferez bien plus lorsque je vous aurai appris que c'est la Reine Zillire qui s'intéresse à votre sort : Mirril lui a fait de vous un portrait si avantageux , qu'elle n'a pu se résoudre à vous voir périr ; elle a gagné vos Géoliers & les Bourreaux , qui devoient demain vous mettre à la torture ; le bruit qu'on répandra de votre mort assure votre salut. Il est un autre esclavage que l'on vous prépare en ces lieux , le billet que vous avez lu vous l'a annoncé. Parlez, Arsés ! vous y soumettez-vous ?

Madame , répondis-je , je suis pé-



nétre des bontés de la Reine, mon  
 cœur est reconnoissant & sensible.  
 Dites aussi, reprit Zillire, car c'é-  
 toit elle-même, qu'il est trop con-  
 stant; voulez-vous brûler toujours  
 pour une ingrate que vous ne re-  
 verrez peut-être jamais? Vous avez  
 assez signalé votre fidélité, les Dieux  
 vous ont séparé d'un objet qui vous  
 rendoit malheureux, ils vous ont  
 conduit dans cette Isle, ils ont leur  
 dessein. Cloé est peut-être à pré-  
 sent dans les bras de votre Rival:  
 oubliez-là! ne soyez point étonné,  
 Arfés, de ce que je vous dis! je suis  
 Zillire, Mirril m'a tout appris, elle  
 a voulu m'intéresser à vous.

A ces mots, j'allois par respect  
 m'éloigner de la Reine; demeurez  
 auprès de moi, me dit-elle, mon  
 rang ne doit point vous en imposer.

L'amour n'est pas soumis à l'empire des autres passions, il s'est affranchi des gênes embarrassantes qu'ont inventées la vanité & l'orgueil de l'homme ; un tendre penchant m'entraîne vers vous, ce que Mirril m'a appris de votre caractère & de votre cœur l'augmente : pourquoi ne vous le dirois-je pas ! dois-je obéir à l'injuste loi, qui oblige notre sexe à dissimuler & à contraindre sans cesse ses desirs ? non, mon rang m'en dispense. J'attendrois en vain de vous un tendre aveu, si je ne vous prévenois pas : un préjugé respectueux feroit taire vos sentimens.

Que vous dirai-je enfin, ma chere Cloé, Zillire me parla avec l'emportement d'une femme vive & passionnée, je répondis en homme poli, mais prévenu pour un objet digne

d'être aimé. Je connus par les discours de Zillire que Mirril , en lui racontant nos malheurs , lui avoit caché que vous fussiez dans l'Isle , & lui avoit dit que le Capitaine Phénicien n'y avoit abandonné que moi. Je compris aussi que Mirril avoit feint de n'avoir appris mes aventures que lorsqu'elle étoit venue me voir dans la prison ; je laissai Zillire dans cette erreur ; je ne pus jamais obtenir d'elle d'apprendre à Mirril le soin qu'elle avoit pris de ma vie.

Je ne sortois point de l'appartement que Zillire m'avoit destiné , j'y étois privé de la lumière du jour ; Zillire m'y fournissoit des Livres amusans. Elle venoit me voir toutes les nuits , mais ces nuits lui devinrent bientôt aussi cruelles qu'elles m'étoient insupportables.

Miiij

La passion de Zillire augmentoit tous les jours; elle employoit pour se faire aimer les discours les plus touchans, les caresses les plus séduisantes. Mon cœur étoit quelquefois ému, mais il ne se rendoit pas, votre image, que j'y gardois profondément gravée, me défendoit de l'ivresse de mes sens & de ma raison. Tout autre que Zillire auroit fait succéder le dépit & la haine à la tendresse; mais l'ame de Zillire n'étoit pas faite pour des sentimens cruels, la douceur y régnoit ainsi que dans ses yeux; des pleurs attendrissans, des soupirs étoient les armes dont elle se servoit contre moi. Elles auroient été bien dangereuses pour un cœur comme le mien, si l'honneur, la vertu & l'amour n'eussent fait ma défense.

Quand je voulois opposer ces boucliers aux empressements de Zillire, elle s'en offensoit ; mais si elle m'écoutoit avec une peine extrême lorsque je lui disois que je ne cesserois jamais de vous aimer, elle pouvoit encore moins souffrir des réflexions qui paroissent blâmer sa conduite, elle employoit tout son esprit à la justifier.

Quel fruit retirez-vous de la sagesse & de la vertu, me disoit-elle, l'amour & la folie peuvent seuls rendre les hommes heureux. L'un nous est donné pour nous faire sentir & jouir de notre existence ; l'autre pour nous distraire & nous étourdir sur nos malheurs. Sans l'amour nous ne sçaurions ni penser ni agir ; & sans la folie, toujours occupés de nos maux & des misères



inséparables de l'humanité, nous ne vivrions que pour nous livrer à la douleur & à la crainte. Offrons donc, mon cher Arsés, des sacrifices à ces deux bienfaisantes Divinités ! presque tous les Mortels les réverent : s'il en est quelqu'un qui échappe à l'Amour, il n'en est point qui ne reconnoisse l'empire de la Folie. Mais que votre cœur ne soit pas une victime infortunée : que vous seriez à plaindre si un sentiment, qui est fait pour le bonheur de l'homme, vous rendoit toujours malheureux ! Pourquoi refusez-vous les myrtes que l'Amour vous présente ?

Tels étoient les discours de Zil-lire ; ils ne faisoient point sur mon ame une impression favorable pour elle, mais je ne pouvois me défen-

dre des sentimens d'amitié que ses bontés pour moi , & la douceur de son caractère m'inspiroient.

Zillire m'apprenoit toutes les nouvelles de l'Isle & de la Cour ; elle détestoit le Roi son époux ; elle étoit dans la première jeunesse , & le Roi étoit dans le déclin de l'âge ; il joignoit aux incommodités de la vieillesse tous les vices de l'esprit & du cœur , & par-là Zillire étoit plus à plaindre , & peut-être plus excusable.

Zillire me vint un jour raconter ce que vous aviez fait pour Agenor : ma surprise fut extrême à ce récit , ma douleur ne fut pas moindre , & fit repentir Zillire de ce qu'elle m'avoit dit. Je conjurai la Reine de voir Mirril , & d'apprendre d'elle le détail d'un événement

si intéressant pour moi ; elle me satisfit. Mirril lui raconta tout ce qui vous étoit arrivé. Je sçus par le même moyen qu'Ismene n'avoit point été sacrifiée , mais que des Payfans ayant vû enlever une jeune fille aux Grecs , dont le Vaisseau étoit dans le Port de l'Isle , il y avoit lieu de croire que c'étoit Ismene.

Que devins-je , lorsque je ne pus plus douter de mon malheur ! Cloé , disois-je , cette Cloé que tout mon amour n'a pû toucher , s'est non-seulement offerte à la mort pour un ingrat , mais elle a voulu mourir , parce qu'elle ne pouvoit être à lui. O amour ! quel est ton aveuglement , ou ta malice , lorsque tu blesses les cœurs de tes traits !

L'idée du péril dans lequel vous étiez précipitée , succédoit

bientôt à ces tristes réflexions ; elle étoit plus accablante pour moi. Zillire vouloit me consoler , elle retourna cent fois dans ce jour auprès du Roi son époux , pour sçavoir le sort que l'on vous destinoit. Elle m'apprit enfin qu'Altamar avoit obtenu du Roi la permission de vous faire sortir de la prison ; mais que le Roi lui avoit ordonné de vous conduire au Temple de Diane , afin que vous y demeurassiez cachée jusqu'à ce que le peuple fût apaisé. J'aurois douté du discours de Zillire , si je n'avois sçû qu'elle ne connoissoit ni le mensonge ni la tromperie.

Lorsque mes alarmes pour vous furent un peu apaisées , mon cœur se livra tout entier à une juste jalousie. La pensée que je serois bientôt délivré de celui qui en étoit

l'objet, se présenta à mon esprit ; mais loin d'y apporter une maligne joye, elle le remplit de tristesse. Que Cloé va verser de larmes, lorsqu'elle apprendra la mort d'Agenor, disois-je, elle mourra peut-être de douleur ! Ce qu'elle a fait pour lui, ses transports, tout me donne cette crainte. Ah ! si j'en juge par moi-même, quel sera son désespoir lorsqu'elle aura perdu pour jamais l'objet de son amour ! garantissons-là de ce malheur. Mirril a voulu faire passer Agenor pour son fils : l'amitié doit-elle plus faire que l'amour. Je sauverai les jours d'un Rival qui me rend malheureux : cette générosité est faite pour mon ame.

Zillire étoit avec moi lorsque je faisois ces réflexions. Je les interrompis pour l'embrasser avec une



vivacité qui la surprit ; elle n'étoit point accoutumée à me voir de pareils transports. Madame, lui dis-je, si vous m'aimez, sauvez Agenor : Altamar est allé conduire Cloé, profitez de son absence ; j'ai éprouvé que tous ceux qui gardent les prisons sont soumis à vos volontés ; daignez me permettre d'aller rendre moi-même à Agenor sa liberté : je reviendrai avec des transports de joye & de reconnoissance reprendre vos chaînes.

Ma priere étonna d'abord Zillire ; mais elle lui plut & la toucha : je vous accorde ce que vous desirez, me dit-elle, votre dessein me charme, il fait naître l'espoir dans mon ame. Vous aimez moins Cloé, puis-que vous voulez sauver votre Rival : vous deviendrez enfin sensible

pour moi. Je vais tout disposer ; vous pourrez cette nuit satisfaire votre cœur généreux , mais jurez-moi que vous ne vous ferez point connoître à Agenor ; mon honneur & ma vie dépendent de votre discrétion. Et que vous importeroit de détruire l'idée que l'on a de votre mort , puisque vous ne devez plus vivre que pour moi.

Je fis le serment que Zillire exigeoit de moi , & je la laissai dans l'espérance trompeuse qui la séduisoit. Votre intérêt & celui d'Agenor m'obligèrent à une dissimulation qui coûtoit beaucoup à mon cœur : les femmes du caractère de Zillire sont accoutumées à se flatter. Zillire expliqua mon silence en faveur de ses desirs.

Elle me tint parole , mais elle me

fit suivre, ou plutôt garder par des Esclaves dont elle étoit sûre. Pourvis la prison d'Agenor, je rompis ses chaînes : je ne pus me défendre de quelques mouvemens de jalousie & de douleur, qui sans doute ne lui ont point échappés.

Le lendemain Zillire ne vint me voir que sur la fin de la nuit : elle me dit qu'elle avoit été obligée de demeurer auprès du Roi qui étoit malade. Elle ajouta que son mal étoit causé par l'inquiétude qu'il avoit de l'absence d'Altamar, qu'Altamar n'avoit point conduit Cloé au Temple de Diane, & qu'on ignoroit les lieux où il étoit avec elle.

Ce discours renouvelloit mes alarmes, lorsque des cris perçans firent retentir le Palais, la Confidente de

Zillire vint brusquement nous trouver; le Roi vient d'expirer, nous dit-elle; sa mort a été causée par le saisissement qu'il a eu en apprenant celle d'Altamar, qu'Agenor a tué dans l'Isle de la Princesse Zati-me.

Zillire troublée, me quitte aussi-tôt, elle ne s'apperçoit point que je la suis: nous nous trouvons confondus avec les Courtisans & le peuple. Ils s'assemblent tous, non pour plaindre un Roi qu'ils haïssoient, mais pour remplir sa place. Le sang & leur choix y destinent Mirril, ils la vont chercher dans le Palais d'Elime; ils la trouvent accablée d'un chagrin mortel, & vivement alarmée sur le sort que l'on destine à son fils; ils la conduisent malgré elle au Palais de leurs Rois. Ils la proclament Reine :  
Mirril

Mirril insensible , ne songe qu'à ouvrir la prison d'Agenor : elle m'aperçoit , son étonnement est extrême , il redouble lorsque je lui apprends que j'ai sauvé Agenor , que c'est lui qui a tué Altamar. Mirril alors plus tranquille accepte la Couronne ; mais c'est à condition que l'on abolira la coutume barbare que l'on a d'immoler les Etrangers malheureux.

Mirril m'envoie cependant dans l'Isle de Zatime ; j'y apprends que vous aviez disparu avec Agenor. Zatime me dit que vous vous étiez sans doute embarqués sur le Vaisseau Grec qui avoit demeuré deux jours auprès de l'Isle. Ce contretems affligea Mirril ; mais elle se consola par l'espérance d'aller bientôt retrouver son fils à Athenes.



Mirril employa les premiers jours de son Règne à faire des Loix pour le bien & la tranquillité de son peuple. Elle songea ensuite à son propre bonheur : ses Sujets s'opposoient à son départ , ce ne fut qu'après des sermens réitérés qu'elle retourneroit bientôt à eux qu'ils y consentirent. Zillire n'oublia rien pour m'empêcher de suivre Mirril ; elle accompagna le don de son cœur de l'offre de sa main. Je refusai l'un & l'autre , le plaisir de vous revoir , toute ingrate que vous étiez , me paroissoit préférable à tous les biens qui ne venoient pas de vous. Le chagrin mortel que Zillire conçut de mes refus & de mon indifférence , la firent rentrer en elle-même : les malheurs nous rendent souvent à la vertu. Zillire se retira

auprès de la Princesse Zatime sa sœur. Elle ne me vit point avant son départ, elle m'écrivit ses adieux, ses repentirs; les sentimens qu'elle me témoignoit m'arracherent des larmes.

Nous nous embarquons enfin; les Dieux de la Mer nous sont favorables. Mirril ressentoit en approchant d'Athenes des transports de joye, tandis que la crainte & l'amour combattoient dans mon ame. Je vais revoir Cloé, disois-je, mais que je payerai cher ce plaisir; je la trouverai peut-être entre les bras de mon Rival. Eh bien, continuois-je, je mourrai, mais j'aurai le bonheur de mourir aux pieds de Cloé. La tempête qui s'est élevée cette nuit nous a jetté dans cette Ile.

Cloé avoit écouté Arsés avec at-

tention ; l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui lui étoit arrivé , se manifestoit sur son visage : une aimable rougeur l'avoit coloré , lorsqu'Arfés avoit raconté les empressemens de Zillire. L'amour qui vouloit récompenser la fidélité d'Arfés , opéroit dans le cœur de Cloé un de ces changemens extraordinaires qui font éclater sa puissance. Lorsqu'Arfés eut cessé de parler , Cloé s'écria , non , vous ne mourrez point Arfés ! Si la douleur de me voir ingrate , doit causer votre trépas , l'estime , la reconnoissance & l'amour vous livrent mon cœur ; il voudroit n'avoir brûlé que pour vous. Que ne dois-je point à votre vertu , à votre générosité & à votre constance ! en faisant votre bonheur & le mien , j'assure celui d'Ismene. Recevez ma

main, Arsés, je la donne au libérateur d'Agénor, & à l'Amant le plus fidele & le plus aimable. Cloé, en disant ces mots, présente sa main à Arsés, il la reçoit avec des transports qu'il faudroit ressentir pour bien exprimer.

Mirril, Ismene & Agénor partagent la joye d'Arsés. Alcidor veut assurer le bonheur de nos Amans; il va trouver Lycidas, il l'amene avec lui; Lycidas consent à l'hymen d'Ismene; il lui promet de le faire agréer à Megacles & à Chélonide; Cloé ne dépendoit que d'elle-même.

L'Amour reçut dans son Temple des sermens sinceres; il récompensa des cœurs qu'il avoit tant éprouvés, & qui méritoient si bien ses plaisirs. Mirril & les nouveaux époux de-

meurerent quelques jours dans l'Isle de Cythere, de-là ils passerent à Athenes.

Mirril vouloit retourner dans son Ile; elle devoit y emmener Ismene & Agenor: mais Ismene pouvoit-elle quitter Cloé, & Cloé avoit-elle d'autre Patrie que les lieux qu'habitoit Ismene. Nos deux Amies résolurent de ne point se séparer. Arfès étoit heureux par-tout où il étoit avec Cloé. Lycidas qui n'aimoit point Athenes déterminâ Chélonide & Megacles à suivre Mirril: ils s'embarquerent tous, & arriverent heureusement à Isle; ils y furent reçus avec des acclamations d'une joye vive & sincere, & ils jouirent le reste de leurs jours d'un bonheur parfait.

Mirril fit purifier l'endroit où l'on



avoit répandu le sang de tant de malheureux; elle y fit bâtir un magnifique Temple à l'Amitié. Cette Divinité respectable fut représentée dans un tableau qu'on plaça au fond du Temple. On y voyoit devant elle un Autel & un bucher ardent. Ismene & Cloé étoient près de l'Autel; elles paroissoient avoir arraché de leur cœur les traits dont l'Amour les avoit blessées: elles les faisoient consumer dans le feu dévorant. L'art du Peintre avoit si bien imité la nature, qu'on les auroit crûes animées. On lisoit dans leurs yeux la douleur qu'elles ressentoient des maux cruels qu'elles s'étoient faits; mais l'Amitié, touchée de leur sacrifice, les consolait par des regards favorables; & Jupiter forçoit l'Amour de les couronner. On avoit gravé au bas

du Tableau les paroles suivantes.

*Le Dieu qui forme nos cœurs, sçait seul  
ce qui peut les rendre heureux ; il ré-  
compense toujours nos vertus & notre  
attachement à des devoirs sacrés.*

*Fin de la seconde & dernière Partie.*